

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.
Tout numéro acheminé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranches.
LA COLLECTION DES 25 VOLUMES : 281 FRANCS.
Adresser tout ce qui concerne la partie littéraire et artistique
à M. PAUL DALLOZ, directeur.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT
9, RUE DROUOT, ou 13, QUAI VOLTAIRE

14^e Année. N^o 693. — 6 Août 1870

DIRECTION ET ADMINISTRATION
13, QUAI VOLTAIRE

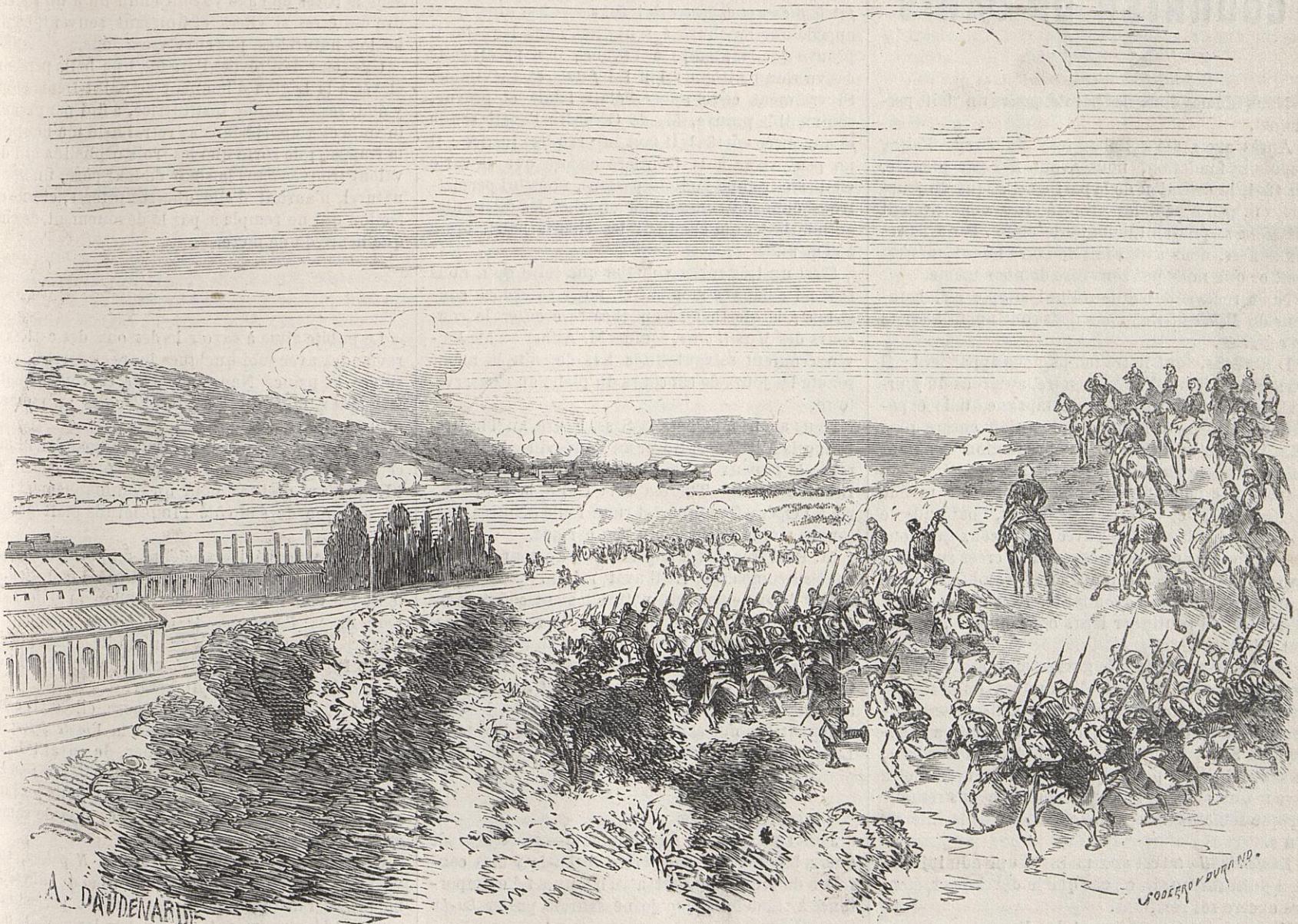
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.
Adresser tout ce qui concerne les abonnements et l'administration
à M. BOURDILLIAT, administrateur.

SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Charles Yriarte. — Bulletin de la guerre. — Souvenir des guerres de Russie. — Nos frontières. — La petite Marie, par Louis Dépret. — *La Marseillaise* à Copenhague, par Charles Joliet. — Correspondances. Courrier du Palais, par Petit-Jean. — Chroni-

que musicale, par Albert de Lasalle. — Chronique élégante, par la comtesse A. de Borety.
GRAVURES : Bataille de Sarrebrück. — Reconnaissance de l'entrée de Sarrebrück. — Escarmouche de Niederbronn. — Vue du camp et du fort de Saint-Quentin. — Essais de ponts de bateaux sur la Moelle. — La cantine des zouaves aux camps. — Distribution de vin. — Le départ de la garde mobile. — Départ de l'Empereur de Saint-

Cloud. — Arrivée de l'Empereur au quartier général. — *La Marseillaise* à l'Opéra. — Voitures en réquisition. — L'Impératrice et le Prince Impérial à Notre-Dame-des-Victoires. — Visite du Prince Impérial au camp. — Prisonniers prussiens reconduits à la frontière. — Pont détruit par les Belges. — Le mois comique. — La garde mobile de l'Est arrive à Metz. — Le consulat de France à Tien-Tsin.



PRUSSE. — Bataille de Sarrebrück. — Prise de la ville par les Français. — (Croquis de M. Moullin, notre correspondant.)

AVIS

Nos abonnés recevront, avec ce numéro, un supplément représentant une vue panoramique des Etats allemands, avec l'indication des points les plus importants du théâtre de la guerre, places, forteresses, fleuves, obstacles fortifiés, villes et villages de la confédération et des duchés.

Cet immense panorama, qui embrasse une partie des Etats du nord de l'Europe, a été dessiné avec une véritable habileté par M. Deroy.

Le dessinateur s'est supposé placé, à vol d'aérostat, au-dessus de Nancy, à une hauteur qui permet de suivre les mouvements combinés des forces de terre et de mer.

C'est plus qu'une carte, c'est pour ainsi dire une photographie idéale, et cependant exacte, des régions vers lesquelles l'attention du monde entier est portée en ce moment.

Ce n'est que le premier spécimen de ce que le *Monde Illustré* entend faire, pendant la campagne, afin de satisfaire la légitime curiosité de ses abonnés.

Cette vue générale sera délivrée gratuitement à nos abonnés directs les acheteurs au numéro pourront se procurer ce remarquable travail, rendu franco, moyennant 50 CENTIMES, qu'ils devront adresser à M. l'administrateur du *Monde Illustré*.

COURRIER DE PARIS

Nous demandons la parole pour un fait personnel.

Après avoir été collaborateur du *Monde illustré*, depuis sa fondation, nous avons fini par prendre, en 1864, la direction de la partie artistique du journal, où, peu à peu, les propriétaires nous avaient laissé la responsabilité de toute chose. Pendant ces six années, nous avons fait de notre mieux, et c'est tout ce que nous pouvons dire de nous-même.

Nous redevenons aujourd'hui simple collaborateur du *Monde illustré*, mais nous continuons à écrire ce courrier.

D'ordinaire, tout notre temps nous appartient; il nous sera loisible d'entreprendre, au profit du journal, tel ou tel voyage, telle campagne, telle expédition, qui rendra notre collaboration encore plus effective; cette activité de production convient mieux à notre humeur.

Nos correspondants des cinq parties du monde avaient pris, depuis bien des années, l'habitude de correspondre directement avec nous; ceux que nous avions fondés, que nous étions allés créer sur place dans nos voyages, confondaient volontiers cette feuille avec notre personnalité. Nous les prions désormais de continuer leurs bons offices au journal lui-même.

Les correspondances de guerre sont assurées, vigoureusement organisées; elles arrivent nombreuses, importantes et authentiques; nos artistes ordinaires et les officiers, qui, depuis des années, en Afrique, au Sénégal, en Italie, en Chine, au Mexique, se sont faits nos pourvoyeurs, déploient en notre faveur une activité telle que nous pouvons remplir chaque semaine nos numéros de croquis intéressants.

Le *Monde illustré* est aux mains d'une administration puissante, qui ne peut que le développer, étendre encore ses relations.

En rendant complètement la direction au propriétaire-gérant, M. Dalloz, qui apporte ici, avec l'expérience du grand journalisme, cette activité et

cette ardeur de la nouveauté, qui peut-être s'étaient un peu affaiblies en nous à cause de notre incessante production. Nous adressons nos plus sincères remerciements à cette phalange nombreuse d'écrivains, d'artistes, soldats, diplomates, fonctionnaires éloignés, correspondants bénévoles, qui furent nos vigilants collaborateurs, et nous rentrons dans leurs rangs pour continuer notre œuvre à une place, plus modeste peut-être, mais plus effective, à coup sûr; car, dans une telle publication, chaque collaborateur est un des artisans du succès.

**

Les correspondances qui, journellement encore, parviennent à notre nom et à notre domicile privé, devront donc être désormais adressées au directeur du *Monde illustré*, M. Paul Dalloz, 13, quai Voltaire.

**

La *Marseillaise* et le *Rhin allemand* font encore les beaux jours de l'Opéra qui jamais n'a eu de telles recettes. On vient là pour écouter la *Muette* et on ne pense qu'au chant patriotique que l'affiche a promis.

M. Émile de Girardin s'est constitué le général en chef de ces démonstrations publiques, il se démène, il gesticule, cet homme calme et froid s'émeut et bouillonne, pour un peu il courrait à la frontière. Il est là debout dans sa loge, haletant, l'œil allumé, c'est à ne pas le reconnaître.

Tous les journaux ont raconté l'autre jour qu'apercevant un Saint-Cyrien à je ne sais quelle place il s'en fut offrir de se tenir dans sa loge à côté de lui, afin de symboliser l'armée.

Et quand on pense que c'est le même écrivain qui mit en tête de son journal, pendant six mois, en grandes lettres les mots « guerre à la guerre! » suivis d'une malédiction contre ce fléau des nations.

Instabilité des choses humaines!
L'excuse de M. de Girardin, on la trouve encore cependant dans un titre qui lui appartient « *La guerre fatale prévue et annoncée en 1863.* » — C'est ainsi qu'il appelle une brochure à sensation dans laquelle il prouve que longtemps à l'avance il a prédit cette convulsion politique selon lui *fatale* et inévitable. Si vraiment cette guerre était fatale et prévue, comme il le prouve, M. de Girardin l'avait sentie et annoncée en 1863, il faut lui rendre justice: il ne peut voler à la frontière encore que sa verte vieillisse trompe l'œil du passant, nous lui permettrons donc de commander en chef les dilettantes enthousiastes qui chantent les chants patriotiques à l'Opéra.

C'est un très-curieux métier que celui qu'il nous faut faire dans ce moment-ci, notre sacerdoce consiste à aller de théâtre en théâtre écouter le concours des *Marseillaises*, comme M. Auber ou M. Jouvain écoutent soixante-trois fois de suite la même sonate les jours de concours du piano au Conservatoire.

Nous avons à l'Opéra la Sass, Faure, au Théâtre-Français M^{lle} Agar, Roger au Vaudeville, M^{me} Laurent, le fameux Jack Shepard des Chevaliers du Brouillard, M^{lle} Thérèse à la Gaîté, la Galli-Marié à l'Opéra-Comique, et une foule d'autres personnes moins célèbres, un peu partout.

M. Paul Foucher a appelé cela « un cours de *Marseillaises* comparées. Et il avait raison.

M^{lle} Agar ne pouvait naturellement comprendre son rôle que du côté épique, c'est la muse, la tradition classique du théâtre français se trouve ainsi sauvegardée. Elle a imaginé de venir sur la scène tout en blanc, sans une ligne d'or au front, parée de ses seuls cheveux noirs, les yeux brillants, les bras et la poitrine nus et elle a dit le chant de Rouget de Lisle avec une grande noblesse.

**

J'en suis tout à fait honteux — en temps de guerre! — mais je vais parler de *Lu-Lu*, mes confrères de tout rang, ont attaché une telle importance à ses débuts que je ne saurais passer *Lu-Lu* sous silence.

Lu-Lu est intitulée la jeune circassienne, et elle se produit chaque soir au cirque de l'Impératrice;

c'est une personne qui peut à vue de lorgnette avoir de huit à dix ans, — peut-être plus car je crains que la nature se trompe en faisant ces prodiges — et dont l'agilité, la souplesse et l'audace sont tout à fait merveilleuses.

Je ne vous cache point que j'ai pour coutume de regarder autre part que dans le cirque, lorsque je dois voir un être aussi frêle se livrer à des exercices vertigineux, bondissant d'un cordage à l'autre, se suspendant par un pied à des trapèzes aériens, grim pant du plancher aux frises, se laissant retomber comme une balle dans un filet tendu. C'est horrible cette dislocation de l'enfance, j'ai envie de crier « assez! » Mais la petite et blonde *Lu-Lu*, souriante, fûtée, tranquille, a si peu l'air de comprendre qu'elle est destinée un jour à rester pantelante et brisée sur ce plancher de cirque, que cela finit par rassurer le spectateur.

C'est égal, *Lu-Lu* la circassienne ne m'aura pas souvent dans son parterre d'admirateurs, j'ai horreur de ces acrobates au berceau.

**

C'est navrant ce drame de la mort de Prévost-Paradol. On a ramené le corps en France; Ludovic Halévy, l'inséparable du défunt, s'est rendu au Havre, au-devant du bâtiment qui ramène les enfants. Là il a dû prendre un canot et aller en mer, afin d'épargner aux orphelins un bien douloureux spectacle, le transbordement du cercueil, qui est à bord à l'insu des pauvres enfants, qui ont fait la traversée avec ces restes inanimés.

De ces trois enfants, deux filles et un garçon, l'une, l'aînée, a seize ans; elle a la beauté de sa mère morte jeune. L'autre fille était restée seule à Paris, aux soins d'un de ces personnages bénis des familles moitié amie, moitié nourrice, moitié mère, qui voient les générations se succéder, qui les élèvent, bercant les enfants, cousant dans le lincaul les mères qu'elles avaient bercées aussi et, courbé sous le poids de l'âge voyant enfin un à un s'éteindre des êtres si chers, et finissant souvent, contre les lois naturelles, par survivre à tous.

Une sœur de Prévost-Paradol, une belle personne élevée à la Légion d'honneur de Saint-Denis et qui y était restée comme institutrice, a fini par prendre le voile et a appris dans sa retraite le malheur qui la frappait; de sorte que les trois orphelins qui devaient trouver dans la sœur de leur père, un appui naturel, n'auront d'elle que ses prières, et une affection qui ne remplace pas le dévouement de chaque heure d'une mère.

**

Le public aime à savoir le dessous des cartes; il reviendra avec moi quelques jours en arrière, pour suivre le prince Napoléon, dans ce voyage tout à fait fantastique qu'il avait entrepris au moment où la guerre a éclaté.

L'opinion publique, la presse, le demandaient aux échos; on s'étonnait de ne pas voir le cousin de l'Empereur, désigné pour un commandement; on va voir que de son côté l'inquiétude était grande aussi.

Après une expédition célèbre au pôle Nord, dont M. Charles Elmond s'est constitué l'historien, et dont M. Victor Giraud, celui qu'on appelle l'auteur de la *Permission de dix heures*, s'est fait le peintre, le prince Napoléon a eu la nostalgie des zones froides et a organisé une petite expédition dans le but d'aller au Spitzberg.

La caravane était peu nombreuse, elle était composée de M. Renan, l'auteur de la *Vie de Jésus*; du docteur Mariens de Montpellier, le savant botaniste, l'écrivain de la *Revue des Deux-Mondes*; de M. Schoeffer, l'interprète de l'Empereur pour les langues orientales, du colonel Ragon, aide de camp, et du docteur du bord.

On frète naturellement le *Jérôme Napoléon*, son yacht à vapeur, marcheur exceptionnel qui file seize nœuds à l'heure, pouvu de tous les perfectionnements les plus récents, et dont la large voile qui mesure quatre cent mètres de toile, pourrait suppléer la machine et se tend par une force motrice: ingén-

nieuse application qui fit, au cours du voyage, l'admiration des grands amateurs anglais.

Le yacht contient huit cabines, en dehors de l'appartement du prince qui est sur le rouffe, il est commandé par un capitaine de vaisseau avec l'état-major correspondant et cent quinze hommes d'équipage.

Le but général du voyage était bien d'aller au nord, mais cependant, le prince n'avait pas spécifié le Spitzberg et ce n'est qu'au courant de la route, que ce parti du Spitzberg l'emporta. On résolut alors de toucher à Spithead, afin de prendre à bord, un de ces « *Maitres de glace* » pilotes indispensables pour diriger une excursion dans les banquises.

C'est là une spécialité curieuse et qui semble bien inconfortable, ce maître de glace était cependant un jeune homme élégant, marié à une charmante femme, et qu'on trouva installé en saison de bain de mer sur la plage. Avec la froide conscience des insulaires, il embrassa femme et enfants, vint s'installer à bord et on se dirigea vers le nord, atteignant le soixante-neuvième degré de latitude, vers Dromsoë. On s'attardait sur la route à pêcher le saumon en compagnie des lords anglais, forcés amateurs, dont les yachts se rencontrent dans ces parages.

De temps à autre, au cours du voyage commencé, le prince avait reçu des dépêches lui annonçant des points noirs à l'horizon; l'expédition avait été remise en question; mais à une dernière communication, celle qui correspondait à la dépêche dite du *père Antoine*, qui contenait l'abandon de la candidature Hohenzollern, on avait regardé la paix comme assurée et on voguait sans préoccupations et sans remords vers les froides zones.

Une nuit, chacun reposait à bord, hormis l'officier de quart et les hommes de garde, quand une embarcation s'approcha du yacht et le hêla. C'était une dépêche qu'on remit à l'aide de camp du prince qui ne crut pas devoir immédiatement réveiller l'altesse.

Au jour, le prince Napoléon ouvrit la dépêche: tout était rompu et la guerre était déclarée.

Grande agitation à bord. Un prince français au soixante-neuvième degré de latitude, dans de telles circonstances, vous voyez ce que cela donne. On mit le cap sur la France, et après une marche tout à fait digne des ballades allemandes, quelque chose comme cinq cents lieues en six jours, — les journaux avaient dit vrai, — on arriva en vue d'Aberdeen.

C'était la nuit, on mit le canot à la mer, et un jeune lieutenant de vaisseau, M. Visconti qui parle l'anglais comme sa langue maternelle, descendit à terre et entrant à l'aventure dans les établissements publics qui étaient ouverts, emprunta des journaux où il put, s'emparant de ceux qui traînaient sur les tables et mettant à la place un napoléon.

Il revint à bord. Le prince se jeta sur *le Times*, c'était l'époque où nos voisins de la Cité étaient si montés contre nous, que l'organe des marchands, très-éprouvé par la baisse des affaires, nous regardait avec méfiance; le prince, inquiet, résolut de laisser le yacht continuer sa route et de prendre le chemin de fer. Il s'arrêterait chez nos agents diplomatiques pour se renseigner sur la situation. Avant de quitter le bord, il donnait rendez-vous au capitaine du côté de Brighton ou de Douvres, tel jour à telle heure.

A l'heure dite, le capitaine essaya de s'approcher du bord; mais l'heure du rendez-vous ne coïncidait pas avec une heure de marée; le yacht se coucha doucement sur le sable, esclave de la consigne, et observateur de la discipline jusqu'à l'échouement. Les bâtiments anglais présents dans la baie se prêtèrent avec la plus grande complaisance, et cet incident fut convenu, si grave en de telles circonstances; n'eut pas d'autres suites, la marée remit le bâtiment à flot.

Mais le prince avait la fièvre; il n'attendit pas, prit les voies connues et ne s'arrêta qu'au palais de Saint-Cloud, ayant fait un voyage d'une rapidité inouïe, laissant derrière lui ses savants invités, heureux enfin d'être arrivés avant le départ de l'Empereur, et à temps encore pour faire ses préparatifs.

Il est donc parti, comme on le sait, avec Sa Majesté,

accompagné lui-même des colonels Ferri Pisani et Ragon, de son officier d'ordonnance M. Edgard Bertier de la Salle.

Quant au yacht du prince, ce prodigieux marcheur va suivre l'escadre de la Baltique en qualité de *mouche* de l'escadre, comme l'*Hironnelle*. Ce sont les deux bâtiments les mieux faits pour se porter en avant dans une reconnaissance. Ils échappent à toute poursuite, par leur légèreté d'allure et leur rapidité.

..

M^{me} Ratazzi, ou la princesse de Solms, comme on l'appelle volontiers, n'est pas une personne à mourir pendant la guerre; c'est une petite altesse dans les prix doux, qui a son idée fixe et qui ne plaisante pas du tout avec ces choses-là, c'est un trop grave sujet.

J'ai lu comme tous le monde un entrefilet rapide dans les journaux :

« La semaine est aux morts illustres (le mot y était, je ne l'invente point). »

« Une des notabilités de la littérature et de la politique (je vous assure que je ne change pas le texte), M^{me} Urbain Ratazzi, est morte lundi soir à Florence. »

C'est bien clair, n'est-ce pas?

Il y a des personnes sensibles qui se seraient écriées : Pauvre femme! Moissonnée dans sa fleur, — ou bien dans son fruit, car enfin c'est l'automne qui commence, et ce n'est pas du tout une épigramme, car l'automne a du bon.

Moi, je me suis pris simplement à rire avec fracas.

Et comme je lisais cela le soir, sous la lampe, à un bout du salon, pendant qu'on regardait sur une carte de France où était au juste Niederbronn, où avait eu lieu cette petite affaire du 12^e chasseurs, tout le monde, à cet éclat, a relevé la tête.

— Vous avez du bonheur, vous, de trouver en temps de guerre le mot pour rire dans un journal.

— C'est cependant comme cela, écoutez plutôt :

« La semaine est aux morts illustres — (je ne revient pas de cet illustre), etc., etc. M^{me} Urbain Ratazzi, plus connue sous le nom de la princesse de Solms, est morte lundi soir à Florence. »

— Comment! Et vous trouvez cela jovial?

— A mourir, c'est même très-fort.

— Mais expliquez-vous.

— Comment! vous ne comprenez pas que c'est la troisième fois que M^{me} de Solms meurt officiellement, que trois fois on lui a fait des biographies?

Tenez! Continuez les faits divers : M^{me} de Solms fut une femme politique au même titre que M^{me} de Staël et M^{me} de Lieven. (C'est exactement comme si on comparait M^{me} Olympe Audouard à George Sand).

— Mais enfin, elle peut être morte, cette dame.

— Jamais! C'est moi qui vous le dis, elle mourra en temps de paix, à son heure, à une époque où il y aura très-peu de nouvelles, quand Paris tout entier qui n'y croira pas, aura le temps de s'en occuper, et encore, ce jour-là, ceux qui sont de la maison riront, comme je viens de le faire, parce qu'ils douteront et croiront encore à une réclame dite aux pompes funèbres.

— Mais enfin avez-vous vérifié?

— Je n'ai pas besoin, j'en suis sûr; jamais en temps de guerre, M^{me} de Solms ne meurt, vérifiez vous-même.

Et on a vérifié, et ce n'était pas du tout M^{me} de Solms qui était morte mais la mère de l'ancien président du conseil M. Ratazzi.

Et M^{me} Ratazzi la jeune, qui dévore les journaux quoique myope, et qui adore la littérature (ce qui après tout nous la rend chère), prend son lorgnon de l'ancien temps, à branches d'or, lit les vingt-cinq nécrologies qu'on lui dédie et sourit de son sourire d'enfant gâté en faisant ron-ron avec son cou et son épaule. — Et elle voit que la semaine est aux morts illustres, et qu'elle fut une femme politique, au même titre que M^{me} de Staël et la princesse de Lieven. — (M. Guizot ne sera pas content.) — Et elle est ravie.

Cela s'appelle boire du lait dans notre monde quand on lit de ces choses-là sur soi-même.

Et M^{me} Ratazzi, qui est une muse, — la trente-neuvième — mais qui est charmante au fond et qui connaît tout le Paris des lettres, n'avait qu'à jeter un mot au télégraphe, à un des quarante-deux directeurs de journaux, qui sont ses amis intimes, et la mort était démentie le lendemain.

Mais pas du tout, il y a les journalistes en retard, les hebdomadaires, les mensuels mêmes, qui ramassent cela et qui font sérieusement la biographie de l'auteur de *Bicheville*. — Et elle boit du lait tout le temps M^{me} de Solms. Maintenant nous en avons pour dix ans, et elle mourra encore une fois d'une façon dramatique. Puis, vérification faite, on découvrirait cette fois que la personne qui sera morte était parente de M. de Solms, le chargé d'affaires de Prusse en l'absence de M. de Werther.

..

Je ne vois, dans cette quinzaine, de livre qui soit un peu dans le mouvement que le sculpteur danois, *Wilhem Bissen*. C'est une étude très-consciencieuse de M. Eugène Plon sur un artiste de cette sympathique nation, qu'à l'égal de la Pologne on aurait pu appeler la *France du Nord*.

Wilhem Bissen est un contemporain. L'auteur de la belle *Etude* sur Thorvaldsen, a voulu, on le voit, rendre un hommage à un artiste peu connu en France et payer une dette à l'Académie royale des beaux-arts, qui venait de le nommer membre étranger. Je coupe dans son volume un passage qui nous prouve bien que les Prussiens n'ont pas changé leurs façons d'agir.

« Pendant la guerre récente, que le Danemark a dû soutenir seul contre la Prusse, l'Autriche et l'Allemagne réunies, les monuments de Frédéricia et de Fleisbourg furent différemment traités par les armées alliées. Tandis que les soldats de M. de Bismark, avec leur brutalité habituelle, détruisaient le Lion d'Idstedt, pour en porter les morceaux en trophée à Berlin, les Autrichiens au contraire, prenaient soin d'entourer d'une palissade le *soldat citoyen* de Frédéricia, respectant ainsi l'œuvre d'art et s'abstenant d'une insulte mesquine envers un adversaire respectable par son courage. »

Allons! voici qui va avec le vandalisme du pont de Kehl et les honteux traitements infligés à nos nationaux en Prusse.

CHARLES YRIARTE.

Le *Monde illustré* n'a jamais entendu renoncer à donner des romans-feuilletons. On se souvient des succès qu'il a obtenus dans ce genre avec George Sand, Paul Féval, Alexandre Dumas, et tant d'autres écrivains de premier ordre. Mais notre mode de publication nous oblige à être très-circonspect dans nos choix. — Aujourd'hui, nous croyons être agréable à nos lecteurs en leur annonçant que nous allons faire paraître en feuilleton :

CHANVALLON

HISTOIRE D'UN PASSANT

SOUS LE CONSULAT ET L'EMPIRE,

PAR

CHARLES MONSELET.

M. Ch. Monselet, à qui les théâtres, dépourvus de premières représentations, créent en ce moment des loisirs, a écrit pour nous une œuvre pleine d'intérêt, et qui embrasse dans un cadre original les plus brillantes périodes de notre histoire nationale. Chanvallon n'est point un personnage de fantaisie; il a existé, il a vu beaucoup de choses et assisté à beaucoup d'événements... en passant. C'est sur des notes léguées par lui qu'a été rédigé le récit de ses singulières et authentiques aventures.

Nous commencerons dans notre prochain numéro *Chanvallon, histoire d'un passant*, dont le succès nous paraît assuré. — Cette publication n'empêchera pas M. Charles Monselet de nous continuer sa collaboration pour la chronique théâtrale.



LA FRONTIÈRE. — Reconnaissance de Sarrebrück. — (D'après le dessin de M. Brunet, capitaine d'artillerie.)

1. Tireurs du 6^e. 2. Vedettes, 4^e chasseurs. 3. Route de Sarrebrück. 4. Vallée de la Sarre. 5. Infanterie prussienne. 6. Uhlans. 7. Champ de manœuvres de Sarrebrück. 8. Moulin de la Maison-Rouge.

LE BULLETIN DE LA GUERRE

« Nous dansons sur un volcan ; » mais nous dansons.

Tout aussi bien que les philanthropes, nous savons ce qui fermente, bout et bouillonne dans le volcan, mais nous dansons. Une guerre nationale a pour nous autres, Français, une saveur inconnue aux autres peuples. Tandis que le patriotisme des peuples qui nous combattent consiste dans



Premier feu d'artillerie de campagne sur Sarrebrück. (D'après le dessin de M. Brunet, notre correspondant.)

la haine contre la France ; en France, le patriotisme existe dans l'amour pour le pays natal, parce que ce pays est en même temps la patrie de la civilisation et de la liberté. Sciemment ou à leur insu, d'instinct, pour ainsi dire, nos soldats et la nation avec eux sont dominés par cette grande idée que la France porte la régénération du monde dans les plis de son drapeau. L'ouvrier dévoué sent qu'il accomplit son grand œuvre.



Escarmouche de Niederbronn. — D'après le croquis de M. Mirland, notre correspondant.)



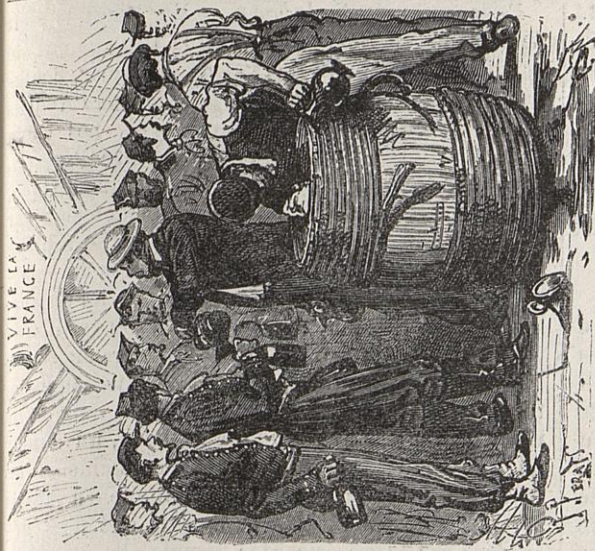
La cantine des zouaves.

Au fond, tel est le sentiment qui nous tient le cœur joyeux, qui nous fait oublier les durs labeurs que nous allons avoir à nous imposer pour ne penser qu'à la sainteté de notre cause.



METZ. — E. s. is de ponts de bateaux sur la Moselle. — (D'après le croquis de M. Moullin.)

Oui, nous dansons. Nous marchons gaiement au sacrifice. Nos chants guerriers nous élèvent l'âme jusqu'à la joie. La tâche est rude, nous le savons ; mais aussi notre courage est fort et fier. La guerre



Distribution de vin à une station de l'Est.

Le départ de l'Empereur. — Malgré le mystère qui a présidé à ce départ du souverain, dès cinq heures du matin, le 28 juillet, la foule se pressait aux abords du palais de Saint-Cloud. Les chants et les



METZ. — Vue d'ensemble du camp au Ban-Saint-Martin et du fort de Saint-Quentin. — (D'après le croquis de M. Auguste Prost, de Metz.)

acclamations retentissaient sous les grands arbres du parc. Une grande animation se faisait aux alentours et dans l'intérieur de la résidence impériale.

Le départ était fixé à dix heures. A neuf heures et demie, les équipages sont venus stationner devant la porte principale du palais, du côté de l'allée des Marronniers.

L'Empereur en tenue de campagne, tunique bou-tonnée et képi, le Prince Impérial en uniforme également, le prince Napoléon et tous les officiers se sont rendus à la grille d'Orléans, à cette gare que recouvre un toit de chaume. Le cortège impérial a pris place dans le train impérial qui, par l'embranchement du parc de Saint-Cloud est venu rejoindre le chemin de ceinture et amener les augustes voyageurs à la gare de l'Est.

L'Impératrice régente, visiblement émue, a fait ses adieux aux siens dans la gare de Saint-Cloud et est rentrée au palais accompagnée de la princesse Clotilde.

Ont pris place dans les wagons du train impérial : le prince Napoléon ; M. Daviller, comte Rognault de Saint-Jean d'Angely, premier écuyer de l'Empereur ; les aides de camp : prince de la Moskowa, général de Biville, chef du cabinet topographique de l'Empereur ; vice-amiral Jurien de la Gravière ; les généraux Lebrun, Castelnau, Waubert de Genlis, Reille, Pajol, Favé, Arnaudeau ; les officiers d'ordonnance, les aides de camp du Prince ; Courson de Villeneuve, adjudant du palais ; les médecins de l'Empereur : MM. Conneau, Corvisart et le baron Larrey ; M. Pietri, secrétaire particulier ; M. Galand, chef de la police de sûreté des résidences impériales.

Depuis le matin, la foule stationnait aux abords de la gare de l'Est et principalement sur l'escalier monumental qui conduit de la gare de Mulhouse sur les hauteurs du boulevard extérieur. Quand le train impérial a paru de longues acclamations sont sorties de toutes les poitrines, toutes les mains agitaient les chapeaux, on criait : Vive la France ! A bas la Prusse !

Au moment où le train s'est mis en marche, l'Empereur répondant à ces mille voix qui saluaient son départ, s'est montré à la portière du wagon et a dit : « A bientôt. »

Ce « à bientôt » voulait dire : la guerre sera menée rondement. Le peuple l'a compris et ses acclamations ont redoublé.

Arrivée de l'Empereur à Metz. — Jeudi soir, à 7 heures, l'Empereur, le Prince Impérial, le prince Napoléon et leur suite arrivaient à la gare de Metz. Le souverain avait désiré que sa réception n'eût aucun caractère officiel. Aussi peu de fonctionnaires, le préfet et le maire, pas de discours, pas de fanfares. Mais quelle foule ! On se serait cru dans la rue de Rivoli le soir du 15 août.

Soldats, citadins, campagnards formaient une haie compacte depuis les abords de la gare jusqu'à la résidence impériale. Quels cris ! Quelles acclamations ! L'enthousiasme éclatait sur toutes les notes.

Rien de commandé, mais quelle ovation ! D'ailleurs l'enthousiasme n'a pas de consigne... En regardant Napoléon III on voyait venir la guerre et on saluait la *veillée des armes*.

Un piquet de cent-gardes précédait les voitures impériales. M. Raimbeaux, l'écuyer-sauveur, était à son poste. Il chevauchait à côté de la voiture impériale.

Dans la première voiture se trouvait l'Empereur et le maréchal Le Bœuf ; dans la seconde, le Prince Impérial et le prince Napoléon.

La suite, très-modeste, occupait quelques voitures.

L'Empereur semblait rajeuni, enveloppé dans le caban qu'il portait à son départ pour la guerre d'Italie.

Le Prince Impérial, les cheveux coupés ras, saluait en souriant la foule qui lui jetait des bouquets dans sa voiture. En le voyant, bien des mères ont pleuré d'attendrissement.

Le prince Napoléon, se tenait un peu froidement. Seul, il semblait ne rien ressentir de cette frénésie, de ce délire qui électrisait ces braves Lorrains, qui les faisait danser, jeter en l'air leurs chapeaux.

L'Empereur, le Prince Impérial et le prince Jérôme Napoléon, sont descendus à l'hôtel de la préfecture de Metz, et le drapeau du quartier général a été arboré sur la flèche de la cathédrale.

Visite du Prince Impérial aux camps de Metz. — Le lendemain, vendredi, le Prince Impérial visitait les camps des environs de Metz. A neuf heures du matin, il était au Polygone, situé à l'est de la ville et sur le terrain de l'île de Chambière, voisin du quartier des Juifs. C'est là, que campent les grenadiers de la garde et où, avant la déclaration de guerre, l'artillerie faisait ses exercices. L'autre camp est situé au Ban-Saint-Martin, occupé par les voltigeurs. Le front de bandière des camps est entouré d'avenues de grands arbres, dont l'ombre n'est pas à dédaigner en ce moment. Il y a plus de fraîcheur au Ban-Saint-Martin, surtout du côté de la digue de Vadrineaux. En revanche, il y a plus d'espace au Polygone. Ici et là, la Moselle est à deux pas. Le Ban-Saint-Martin est dominé par les forts de Philippeville et de Saint-Quentin. Sur la lisière des deux camps, on voit s'empresser toute une population de petits marchands, qui offrent aux soldats des boutons, des aiguilles, du fil, du papier à lettres. Ces industriels nomades, israélites pour la plupart, vont et viennent au milieu des mille et un éventaires que portent devant elles les cantinières civiles. Quelques-unes de ces rogonsites indépendantes, sont là à poste fixe, distribuant aux zouaves, voltigeurs et grenadiers, l'eau-de-vie traditionnelle. Les plus jeunes et les plus jolies, sont celles qui ont la plus nombreuse clientèle, surtout parmi les *zouzous* qui se piquent de galanterie.

Dans l'un et l'autre camp, le Prince Impérial a été très-bien reçu. Il était venu tout simplement à cheval, en petite tenue d'officier d'infanterie, sans épaulettes. Deux ou trois personnes l'accompagnaient avec M. Bachon, son écuyer.

Après sa visite au campement des quatre régiments de voltigeurs de la garde, des grenadiers et des zouaves, le Prince Impérial s'est rendu au camp des guides, dragons de l'Impératrice et cuirassiers de la garde. Le Prince s'est fait présenter les chefs des régiments, et on a remarqué qu'il saluait le premier les colonels à mesure qu'ils arrivaient devant lui.

On raconte que, malgré sa présence au camp, le jeune Prince *trima* trois heures par jour sur les plans topographiques. Il a copié, dit-on, pour son usage personnel, le tracé des routes de Metz au Rhin. Ses dessins sont parfaitement lavés, ses échelles de réduction tracées mathématiquement, et sa calligraphie est sans reproches.

Samedi, Napoléon III, de son côté, a visité les forts des environs de Metz.

Le lendemain, dimanche, il a entendu une messe de trois-quarts d'heure, à la cathédrale.

Il était accompagné du Prince Impérial. Le souverain et son fils, se sont rendus à pied à l'église, où a officié l'aumônier de l'Empereur.

L'assistance était nombreuse et bien des mères venaient prier là, pour la conservation de leurs enfants.

Les camps de Metz n'ont pas été visités que par les princes. Les officiers en retraite, qui abondent dans cette ville de guerre, y viennent tous les jours. Les Messins ne les quitteraient pas si la retraite ne les forçait à regagner leurs pacifiques demeures. Le mouvement national qui agite la France se fait sentir surtout là, à deux pas de la frontière. Les instincts de fraternité et de sociabilité universelle se sont fondus en un seul sentiment, le patriotisme. Et voilà pourquoi la ville de Metz, convertie en véritable champ de Mars où vont et viennent tous les régiments, ne se plaint pas de son sort. Elle danse de joie en pensant qu'elle est la première étape sur la route qui doit mener nos soldats à Berlin.

Escarrouche de Niederbronn. — En lisant le récit de l'affaire de Niederbronn, dans laquelle ont été pris les barons de Willers et de Wechmar, lieutenants au 3^e dragons badois, où a été tué l'Anglais Herbert Winsloe, second lieutenant, nos vieux braves donnent une larme à ce brave P. Galon, ce sous-officier, ancien soldat d'Italie et du Mexique, tué dans cette escarmouche si crânement menée par le général de Bernis. Leur indignation se soulève en apprenant les incursions et les méfaits des éclaireurs ennemis. La frontière violée par les uhlans, les bestiaux enlevés, les enfants et les vieillards traînés prisonniers, nos braves douaniers massacrés par ces maraudeurs sans foi ni loi internationale, tous ces récits leur font bouillonner le sang, et ils répètent alors ce que Hugo Falcaudus, un auteur du douzième siècle, disait des Poméranis, les Prussiens d'alors : « La rage teutonique n'a jamais été réprimée par la raison ; jamais elle n'est détournée par la miséricorde ; jamais elle n'est suspendue par l'effroi de la religion : une fureur innée agite constamment ce peuple ; sa rapacité l'excite et sa débauche l'entraîne dans le crime. »

Nos braves comprennent que nous avons encore affaire aux Poméranis.

Victoire de Sarrebrück. — Eh bien, il faut leur apprendre à vivre, à ces enragés Teutons ; serait-ce à coups de canons.

Nous avons commencé mardi, 2 août, à leur enseigner la politesse et nous les avons salués par une victoire. Espérons qu'ils ne nous rendront jamais la pareille.

Notre premier succès contre les Prussiens a eu pour théâtre la ville frontière de Sarrebrück (*point de la Sarre*, en allemand.) L'affaire s'est engagée à 10 heures du matin. C'est la division Bataille, du 2^e corps d'armée, commandant en chef le général Frossard, qui a été chargée d'ouvrir le premier feu et de déloger les Prussiens retranchés dans le champ de manœuvre et derrière les hauteurs qui dominent la ville et descendent jusqu'à la Sarre.

La 2^e division s'est massée à droite, tandis que la 3^e couvrait à gauche les crêtes. Une batterie du 5^e d'artillerie se place sur la gauche pour démonter les batteries fixes de l'ennemi.

Au-dessous et dans la plaine, se déploient en tirailleurs les 66^e et le 67^e d'infanterie de la brigade Bastoul.

Sur nos derrières s'allonge en longues files d'infanterie notre réserve qui précède et suit un escadron de chasseurs à cheval.

Les tirailleurs engagent le feu à la distance de 400 mètres, avançant vivement sur l'ennemi qui se replie.

A onze heures, les troupes françaises couronnent les mamelons qui dominent la Sarre. L'artillerie s'établit dans la plaine, en face du bois de Lugwigs-wald où sont les batteries fixes prussiennes. La canonnade commence. A midi un quart, le bois qui abrite l'artillerie prussienne est en feu, Sarrebrück et Saint-Jean sont en feu. A ce moment, les mitrailleuses font leur entrée sur le champ de bataille.

Leur première décharge donne froid dans les os. Pauvres Prussiens !

Il n'est pas encore une heure et le feu de l'ennemi cesse sur la droite, dans les bois qui couronnent Arnewald. La division Bataille avance toujours. Deux formidables détonations se font entendre. C'est le pont de la Sarre, que les Prussiens viennent de faire sauter sur leurs derrières. Nous entrons à Sarrebrück et la campagne d'Allemagne enregistre sa première victoire, où le Prince Impérial a reçu le baptême du feu, à côté de son père l'Empereur.

Si nos soldats ont bien mérité de la patrie, nos correspondants aussi ont bien fait leur devoir.

Dès le lendemain de la bataille, nous recevions les croquis de M. Moullin, et les dessins de M. Brunet, capitaine d'artillerie. Correspondants, le *Monde Illustré* est content de vous. Il le sera bien plus si, toutes les semaines, vous lui envoyez une victoire pour chaque numéro.

Départ de la garde mobile. — Mais de grands cris se

font entendre, poussés par de jeunes poitrines. La *Marseillaise* résonne et on crie : Vive la France !

C'est la mobile qui passe, qui marche sa première étape vers le Rhin !

C'est le peuple qui se lève. Artistes, savants, commerçants, industriels, patrons et ouvriers, pauvres et riches, nobles et plébéiens, tous marchent héroïquement à la frontière. Ils ont quitté l'habit de drap fin pour endosser la vareuse de guerre, ils ont laissé la botte vernie pour chausser le soulier ferré, ils ont jeté leurs gants blancs parce que demain ils auront les mains noires de poudre. Ils laissent leurs salons comme l'ouvrier laisse son établi, comme l'industriel laisse son usine, comme le négociant laisse son comptoir. Ils laissent tous une famille. Ils sont tous jeunes. L'héroïsme n'a pas d'âge et ce sont là nos héros de vingt ans.

Où vont-ils d'un pas si dégagé ? — Ils vont au camp, apprendre comment en quinze jours on discipline le courage français. Quand, dans la plaine crayeuse de Châlons, ils sauront par cœur le catéchisme militaire, quand on leur aura enseigné que la balle n'est pas si folle que voulait bien le dire Souvarow, mais que la *batonnette est une héroïne*, alors ils demanderont à courir au Rhin.

Aussi voyez comme le peuple de Paris comprend leur dévouement. Il sait que ces enfants-là vont combattre *pro aris et focis*, qu'ils sont plus que les autres de sa famille, de son sang. De la caserne de Lourcine à la Villette, il se presse sur leur passage. Les femmes se mettent aux croisées, les enfants, les pères les accompagnent. En passant devant l'école polytechnique, nos futurs officiers les saluent comme des frères. Tous sont attendris. Eux seuls, déjà soldats, maîtrisent leur émotion. Ils n'entendent que la patrie qui les appelle aux armes. Ils chantent et dansent et ils savent que la lave boue sous leurs pieds, que le volcan fume, n'importe : AUX ARMES, CITOYENS !

MAXIME VAUVERT.

Souvenirs des guerres de Prusse

SINCLAIR

Après avoir vu dans le duc de Fezenzac un acteur de la journée d'Iéna, nous aurons avec Sinclair la bonne fortune d'écouter un spectateur paisible, égaré sur le théâtre de la guerre. Sinclair était le fils du fameux agronome sir John Sinclair, président de la Société d'Élimbourg, observateur comme tous ses compatriotes, et comme eux aussi peu disposé à nous traiter favorablement ; il est pour nous d'autant plus digne d'éveiller l'intérêt.

Avant de reproduire le récit de son aventure, un mot sur les circonstances au milieu desquelles elle se produisit. Appelé en Allemagne pour des affaires particulières, et trop Anglais, c'est-à-dire trop touriste, pour se laisser effrayer par le voisinage d'armées belligérantes, Sinclair avait cru pouvoir se risquer sur le terrain qui devait, quelques jours après, voir succomber la Prusse. Ariété par nos soldats, il est renvoyé de chef en chef jusqu'à l'Empereur, pour qui le moindre renseignement pouvait avoir alors son importance. Après un interrogatoire assez minutieux, il se disculpe aisément du soupçon d'espionnage ou de mission secrète, mais il est, pour plus de sûreté, interné jusqu'après la journée d'Iéna. C'est le journal de ses impressions que je commence aujourd'hui, d'après un volume de la précieuse collection de la *Revue britannique* (1826), qui l'avait elle-même traduit d'après le recueil anglais : *Une représentation*.

« Des affaires particulières me mirent dans la nécessité de me rendre de Gotha à Leipzig, au commencement d'octobre 1806. Je déterminai mon ami, M. Regel, ecclésiastique de la première de ces villes, à m'accompagner. Comme notre passe-port était signé par le duc de Weimar, dont la division occupait Gotha, on nous laissa passer outre, quoique la guerre fût déclarée. Malgré quelques difficultés qu'il est inutile de rapporter ici, nous traversâmes Erfurt et Weimar, et nous arrivâmes à Iéna, où le prince de Hohenloe avait établi son quartier général. Tous les chevaux du voisinage avaient été

mis en réquisition pour le service de l'armée. Cependant, après quelque délai, nous parvîmes, à force d'instances, à en obtenir une paire, et nous fûmes jusqu'à Gleina, propriété qui appartenait à mon ami le duc régnant de Saxe-Gotha. Nous y trouvâmes un détachement de Saxons; nous ne pûmes parvenir à nous procurer des chevaux pour continuer notre voyage. Nous fûmes d'ailleurs bien accueillis par l'intendant du prince, et nous passâmes la nuit au château.

« Le lendemain matin, nous entendîmes une canonnade à quelque distance, et l'intendant se rendit dans un village voisin, pour en savoir la cause. Il nous dit, à son retour, que l'on assurait que les Prussiens avaient été battus, et que les Français s'avançaient rapidement. La crainte de tomber dans leurs mains nous déterminâ à partir à pied. Nous laissâmes, en conséquence, à l'intendant, notre voiture et une partie de notre bagage, et nous nous arrangeâmes avec un paysan, qui se chargea de transporter l'autre partie sur une brouette.

« A Kostritz, où nous déjeunâmes le jour suivant, on nous engagea beaucoup à ne pas aller plus loin, attendu que les Français se rapprochaient toujours davantage de la direction que nous suivions. Sans tenir compte de cet avis, nous continuâmes notre chemin; mais nous étions encore à une petite distance de Kostritz, qu'en montant sur une éminence, nous aperçûmes un grand nombre de caissons chargés de bagages, dont on venait de dételé les chevaux. Ils étaient environnés par des soldats qui paraissaient regarder ce qui s'y trouvait, tandis que d'autres du même détachement étaient restés à cheval. Il était alors trop tard pour penser à la retraite, car ils nous avaient vus, et dans peu d'instants ils auraient pu nous atteindre. En conséquence, nous nous avançâmes hardiment, et, en approchant d'eux, nous reconnûmes que c'étaient des soldats français; car nous entendîmes leurs juréments et leurs expletifs accoutumés.

« L'un d'eux, c'était un chasseur, nous adressa la parole en mauvais allemand, et nous demanda notre passe-port, que nous lui montrâmes, en disant que, comme nous étions sur un territoire neutre, nous espérions que l'on nous laisserait continuer notre voyage. Il déclara que cela était impossible, et il nous dit d'aller dans un champ voisin, où nous pourrions parler à leur officier. Il chargea un de ses camarades de nous escorter, en lui recommandant d'empêcher qu'on ne pillât notre bagage. L'officier nous reçut assez mal. Quand nous lui dîmes que nous désirions nous rendre à Leipzig, à cause de la foire, il répliqua que cela était faux, et que, probablement, nous avions un autre objet en vue; mais que, dans tous les cas, il devait nous envoyer à Géra, pour y être interrogés par le grand-duc de Berg. C'était ainsi qu'il désignait Murat.

« Nous retournâmes en conséquence sur la grande route, et nous nous dirigeâmes lentement vers Géra. La scène que j'avais sous les yeux était aussi intéressante que nouvelle pour moi. Nous passâmes à travers des caissons enlevés aux Prussiens, que les Français s'occupaient activement à piller. Quelques-uns prenaient de grandes redingotes d'officiers; d'autres, après avoir tiré leurs vieilles bottes, en mettaient de neuves. Beaucoup de paysans étaient venus dans cet endroit pour voir ce qui s'y passait. On permit à plusieurs de prendre part au pillage. J'entendis un soldat leur dire, avec cette facilité de caractère qui appartient à sa nation : « Allons, mes amis, approchez-vous, et prenez ce que vous voudrez; laissez-nous seulement le vin et l'argent. » Le sol était jonché de papiers de natures très-diverses; de lettres, de livres de compte, de brochures, confondus pêle-mêle dans la boue. Sur un des côtés de la route, mais à une certaine distance, de nombreux groupes de soldats, les uns en repos et les autres en mouvement, présentaient un coup d'œil pittoresque. Plusieurs paraissaient occupés à chasser des lièvres qu'on apercevait dans les champs. Nous vîmes aussi un grand nombre de fantassins qui arrivaient de Géra, en assez mauvais ordre. Quelques-uns tenaient à la main des oies et d'autres pièces de volailles que, probablement, ils n'avaient pas payées.

« Nous reconnûmes bientôt que la bonté de notre

ami le chasseur, en nous donnant un gardien pour nous protéger, n'avait pas été une précaution superflue. Quelques soldats que nous rencontrâmes, ne virent pas plus tôt la brouette sur laquelle se trouvaient nos bagages, qu'ils s'écrièrent : « A qui sont ces malles ? Il faut les ouvrir de suite. — Non, mes amis, répondit le chasseur, ces malles m'appartiennent, ou du moins elles sont sous ma protection. — Ah ! lui répliqua-t-on, vous êtes un heureux mortel; ces coffres contiennent probablement quelque trésor. » Conjecture qui était, au reste, tout à fait fautive. Non-seulement notre chasseur protégeait activement notre bagage, mais il paraissait disposé à nous le voir augmenter, car il nous engagea à prendre dans les caissons les effets qui pourraient nous être utiles. Le paysan qui conduisait notre brouette le prit au mot et s'appropriâ plusieurs articles de lingerie. Pour moi, je me contentai de ramasser un petit bouton de métal que je trouvai sur la route, et que je conservai longtemps comme un souvenir des événements de ce jour.

« Ayant appris au chasseur que j'étais Anglais, il parut converser avec moi avec plus de plaisir; et je m'aperçus que plusieurs de ses camarades qui étaient passés près de nous sans nous accoster, lorsqu'ils sûrent à quelle nation j'appartenais, se retournaient pour me voir et me saluaient avec politesse. L'un d'eux, qui paraissait d'une humeur très-communiqué, me dit : « Vous êtes Anglais, à ce que je viens d'apprendre. J'aime les Anglais; car, après tout, il n'y a que deux nations au monde, les Français et les Anglais. Ne pensez-vous pas qu'il faut que le roi de Prusse ait perdu la raison pour oser nous déclarer la guerre. Il aurait dû s'estimer bien heureux que l'Empereur le laissât régner dans sa ville de Berlin. Mais, au reste, peu importe; cela n'en sera que mieux pour nous. Combien y a-t-il d'ici à Berlin ? Soyez-en bien sûr, nous ne tarderons pas à y être. » Souvent j'avais à la fois une douzaine d'interlocuteurs; lorsqu'un d'eux s'en allait, il était bientôt remplacé par un autre.

« Dans plusieurs endroits, on avait posé une planche sur laquelle était écrit : « Territoire neutre du prince de Reuss. » Deux ou trois soldats, qui avaient pendant quelque temps considéré cette inscription avec surprise, se retournèrent vers moi et me dirent : « Qu'est-ce que cela veut dire, monsieur ? Nous nous croyons en Allemagne, et nous voilà déjà en Russie ! » Je tâchai de leur faire comprendre que ce n'était pas dans les États de l'empereur de Russie qu'ils se trouvaient, mais dans ceux d'un souverain beaucoup moins puissant, le prince de Reuss. « Le prince de Reuss ! reprit l'un d'eux, ma foi ! c'est la première fois que j'en entends parler ! Ah ! je vois ce que c'est; c'est probablement un de ces petits princes qu'on rencontre dans toute l'Allemagne, et sur lesquels leur empereur n'a aucun pouvoir. Le nôtre les aurait bientôt mis au pas, et il saurait bien leur dire : « Allons, de côté, mes amis. » Il n'y a rien de semblable chez nous; ni chez vous non plus, je parie. Vous autres, Anglais, vous avez trop de bon sens pour cela. »

« Tel est l'échantillon des conversations que j'eus pendant que je me rendais à Géra. J'ai cru devoir les donner, parce que ces conversations sont très-caractéristiques de l'époque et des hommes au milieu desquels je me trouvais. La plupart des soldats, avec cette politesse qui paraît innée chez les Français de toutes les classes, me faisaient beaucoup de compliments sur ma nation. Il eût été difficile de dire quel était chez eux le sentiment qui dominait, de leur enthousiasme pour le chef, de leur haine et de leur mépris pour les Prussiens, ou de leur confiance dans les résultats de la campagne. En général, ils paraissaient convaincus qu'il leur était aussi facile de se rendre à Berlin que de retourner à Paris.

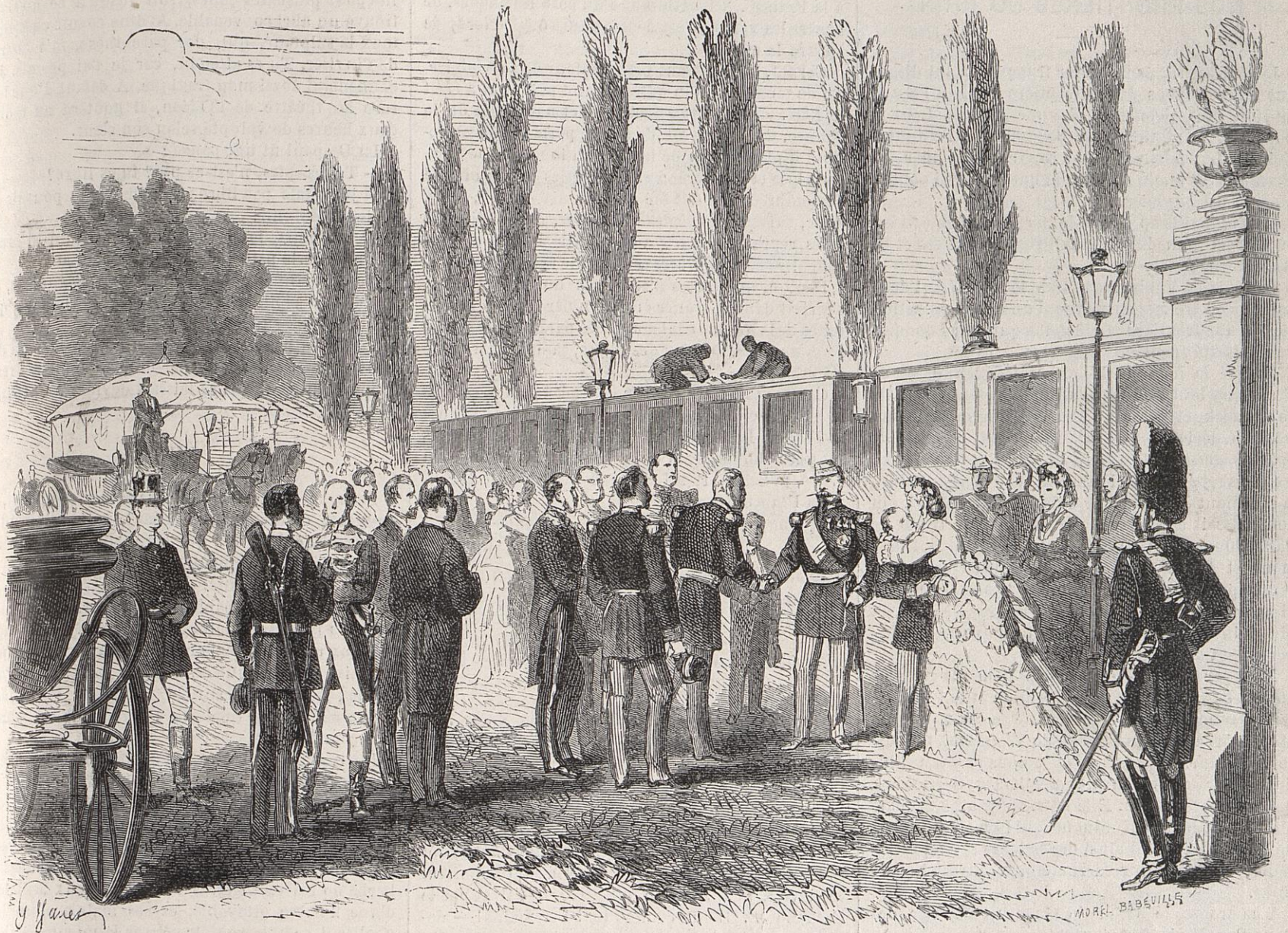
« On nous conduisit dans la maison où le grand-duc de Berg avait établi son quartier général. Après avoir monté l'escalier, nous nous trouvâmes dans une espèce d'antichambre remplie d'officiers revêtus d'uniformes variés. L'on conduisit d'abord M. Regel dans l'appartement du prince, et lorsqu'il en sortit, j'y fus introduit à mon tour.

LORÉDAN LARCHÉY.

(A continuer.)



PARIS. — Le départ de la garde mobile. — Passage d'un bataillon devant l'École polytechnique. — (Dessin de M. Godefroy-Duraud.)



SAINT-CLOUD. — Départ de l'Empereur de la station impériale, située à l'intérieur du parc. — (D'après le croquis de M. Lix.)



— A rivée de l'Empereur au quartier général. — Hôtel de la préfecture. — (D'après le croquis de M. Moullin).

NOS FRONTIÈRES DU RHIN

Je n'effrayerai aucun cœur français en lui disant que nous n'avons pas de frontière réelle à l'Est et au Nord-Est, depuis Dunkerque jusqu'à Lauterbourg. La neutralité de la Belgique et celle du duché de Luxembourg nous couvre de la mer du Nord à la Sarre, du moins tant que l'ennemi voudra bien ne pas la violer.

Dès Thionville au Rhin, le territoire français est en contact immédiat avec la Prusse, la Hesse et la Bavière rhénanes.

Le génie de Vauban avait obvié à ce défaut de la cuirasse en créant, au moyen d'une ligne de petites places, une frontière artificielle qui nous donnait une sécurité relative.

Malgré la note de M. de Metternich, datée de Francfort, le 30 mai 1814, un mois après la bataille de Leipsick, et dans laquelle le célèbre ministre autrichien déclarait que la France devait cesser ses limites naturelles : le RHIN, les Alpes et les Pyrénées, les alliés rejetèrent la France bien au-delà du Rhin, la ramenant à ses frontières du 1^{er} janvier 1792. On nous laissait cependant, par ce premier traité de Paris, 30 mai 1814, Dour, Merles-le-Château, Beaumont et Chimay, dans l'ancien département de Jemmapes; Valcourt, Florennes, Beauraing et Gédine, dans le département de Sambre-et-Meuse, et plus loin Sarrebrück, Landau et une partie du département de Mont-Tonnerre.

Nous perdions les quinze départements compris entre les frontières de la Convention et le Rhin.

Le second traité de Paris, signé le 20 novembre 1815, à la suite de la bataille de Waterloo, fut encore plus dur. La Sainte-Alliance nous enlevait Philippeville, Mariembourg, Luxembourg, Sarrebrück, Sarrelouis et Landau. Elle nous obligeait à démolir les fortifications de Huningue, qui fermaient le pont de Bâle. On ouvrait ainsi des brèches sur nos frontières, afin d'aplanir la route aux invasions futures.

A ce propos, le baron de Gagern, ministre des Pays-Bas, disait fort agréablement que la France devait s'estimer heureuse de se voir débarrassée de toutes ces forteresses qui étaient autant de bosses et de défauts naturels qui la rendaient désagréable à ses voisins.

Voilà donc la Prusse établie sur la Moselle et la Bavière dans le Palatinat; l'Allemagne maîtresse du quadrilatère formé par Sarrelouis, Landau, Mayence et Coblenz, et dirigeant contre le cœur de la France un pistolet chargé à quatre coups.

Les vallées de la Meuse, de la Moselle et de la Sarre, ces trois grandes routes pour arriver à Paris étaient ouvertes. Nos ennemis en tenaient les clefs. L'offensive étrangère en était maîtresse.

La vue à vol d'oiseau, que nous publions avec le numéro d'aujourd'hui, et qui est due au crayon de notre dessinateur M. Deroy, donne bien une idée du pays, qui nous a été enlevé par la Sainte-Alliance. On voit combien la nature avait pris soin d'abriter la France à l'est, en lui faisant cette ceinture montagneuse au pied de laquelle serpente le Rhin.

Depuis un demi-siècle la France n'a cessé de réclamer contre ce danger permanent. A la juste revendication de la rive gauche du Rhin, l'Europe a toujours dressé l'oreille, mais n'a jamais voulu écouter.

Et cependant le Rhin, ce Brutus des fleuves, qui n'en a pas moins les pieds garottés par les Hollandais et la tête entre les mains des Suisses, le Rhin a été de tout temps la ligne de démarcation entre la race gauloise et la race germanique.

Les habitants de la rive gauche sont tous d'origine celtique, et les Celtes, Rome les appelait les Gaulois; *quæ ipsorum lingua CELTÆ, nostra vero GALLI vocantur*, dit César.

Les Gaulois ont fondé presque toutes les villes importantes de cette région, y compris Mayence.

Géographiquement, le Rhin est le grand fossé qui sépare le Nord du Sud.

« La Providence, dit Victor Hugo, en a fait le fleuve frontière. La géographie donne, avec cette volonté inflexible des pentes, des bassins et des versants que tous les congrès du monde ne peuvent

contrarier longtemps, la géographie donne le Rhin à la France... Le Rhin a, d'un côté les chênes, de l'autre les vignes, c'est-à-dire d'un côté le Nord, de l'autre le midi. »

Carnot, ce puissant organisateur de la victoire, est de même opinion que le grand poète qui a écrit le *Rhin*. « Les limites anciennes et naturelles de la France, dit-il dans un de ses rapports (n° 16) au comité diplomatique de la Convention, sont le Rhin, les Alpes et les Pyrénées. Les parties qui en ont été démembrées ne l'ont été que par usurpation; il n'y a donc, suivant les règles ordinaires, nulle injustice à les reprendre; il n'y aurait nulle ambition à reconnaître comme frères ceux qui le furent jadis. »

Danton, qui certes n'était pas un annexionniste, s'écriait dans la séance du 31 janvier 1793 : « Les limites de la France sont marquées par la nature : *aux bords du Rhin*, au pied des Alpes, là doit finir notre République. »

Comme l'histoire, comme la géographie, comme la politique, l'analogie, elle aussi, donne le Rhin à la France. La France est une main dont ses fleuves sont les doigts. Elle a le Rhône, la Gironde, la Loire, la Seine. Il lui manque le pouce : le RHIN.

La France est mutilée.

Elle ne le sera plus longtemps, e-pérons-le.

LÉO DE BERNARD.

LA PETITE MARIE

NOUVELLE

(Suite)

Il y avait, toutefois, à l'horizon de notre correspondance, si j'ose ainsi m'exprimer, un point noir qui finit par m'inquiéter. Dès les premières lettres, je commis la faute de négliger les symptômes, ou plutôt je les méconnus. Je crus que mon ami avait seulement le cerveau un peu touché, qu'il fallait respecter sa manie, ou plutôt se bien garder de l'éperonner, en y faisant attention. Je développe : L'ancien répétiteur, — il s'appelle Fernandès... Hein, comme tout s'enchaîne! — devint bientôt tellement précis, qu'il n'y eut plus moyen de ne pas lui répondre catégoriquement. Il me révéla que tout le monde, à commencer par lui-même, s'était grossièrement trompé sur sa véritable vocation; qu'il était aussi peu fait que possible pour l'enseignement; bref, qu'il était poète si jamais on le fut. Je lui répondis en honnête et sincère ami : « Je te crois, mais laisse-moi tranquille et ne bouge pas. » Tout alla bien à peu près, jusqu'au jour où il prit à ce malheureux la lugubre inspiration de m'envoyer des preuves à l'appui. Quatre mille deux cents alexandrins, sous forme de drame historique, avec l'assurance... (non pas de sa considération distinguée), mais qu'il étouffait, qu'il dépérissait à Toulouse, que Paris l'appelait, qu'à Paris seulement le poète respire... (Tiens, c'en est un d'alexandrin), et pour peu que je consentisse à l'aboucher avec les belles connaissances (c'est son style) que je dois avoir dans le journalisme et la littérature, il ne pouvait manquer de se faire sa place comme les autres; *comme les autres*, tu as bien entendu? Ça donnerait envie de rire, si on pouvait. Je rétorquai de mon mieux cette argumentation d'halluciné. Je jurai à Fernandès que je ne connaissais pas un seul écrivain, et que les destinées menacées du jardin du Luxembourg m'absorbaient pour le présent, à l'exclusion de tout autre souci. Mes objections glissèrent sur ce cerveau blindé d'idée fixe. Il me répondit : « On sait du moins que vous êtes fraternellement lié avec Léon Vandralle, dont la prose chaleureuse et spirituelle m'a si souvent aidé à supporter la désolation de ma vie présente. » Hé bien... à présent, commences-tu à comprendre pourquoi je t'ai prié de venir? C'est que nous touchons au coup de grâce. Hier, j'ai été prévenu par cet infortuné que le dieu l'a quilloné tellement qu'il ne peut plus tenir en place. Il a donc réalisé tout ce qu'il possède, et, muni de quinze louis (les quatre mille deux cents alexandrins sont en dépôt chez moi), il va faire tout à l'heure son entrée dans la bonne ville. Tu peux me rendre un réel service, mon cher Léon, c'est de m'aider à recevoir le malade. Ce barde doit débar-

quer dans mon logement, où je lui offre l'hospitalité pour plusieurs jours, soit jusqu'à ce qu'il ait trouvé un abri convenable. Je dîne ce soir chez Bretoux le sculpteur, qui, par parenthèse, m'a chargé de t'inviter. Tu es attendu, car je t'ai promis. J'y emmènerai aussi mon tragique. A défaut d'une lecture au théâtre de l'Odéon, il goûtera au moins deux heures de volupté selon son cœur.

Ici Despaul fit une pause :

— Tu acceptes, n'est-ce pas? tu es libre?

Si je n'étais pas libre précisément, je pouvais du moins le devenir.

Et d'ailleurs, le moyen de refuser à un si brave compagnon le petit service qu'il réclamait?

Nous sortîmes ensemble, et nous gagnâmes, en suivant la pépinière, le logement de Despaul, qui habitait alors rue Montparnasse.

Vers cinq heures et demie, un fiacre déposa devant sa porte le curieux personnage qu'il me resta à te présenter, et qui se laissait deviner au premier coup d'œil.

VII

Fernandès, — puisque Fernandès il s'appelait, — embrassa cordialement Despaul, qui lui restitua son accolade d'un air qui signifiait : « Le vin est tiré, buvons-le gaiement. »

Puis on me présenta.

Comme il est probable et même certain que mon nom n'a jamais produit et ne produira plus ce merveilleux effet, j'enregistre les deux larmes et l'admiration rougeur que ces simples mots : Léon Vandralle, amenèrent sur le visage de Fernandès. Pourquoi? Fausse modestie à part, je ne l'ai jamais soupçonné.

Je vis un grand être mince, boutonné dans une redingote noire, neuve quant au drap, mais de coupe immémoriale. La figure, hâlée plus encore par les ardeurs du cerveau que par celles du soleil de Toulouse, était encadrée dans de longs cheveux d'un noir sec, bouclés et rares, et des touffes de barbe noires et maigres aussi. Ses yeux brillèrent d'une flamme pitoyable, et ses mains, entre lesquelles il sembla vouloir couvrir la mienne, étaient moites et chaudes. Une pensée, une aspiration unique, inexpugnable, assiégeait le pauvre homme. Après m'avoir complimenté d'un sérieux qui friait la folie, étant donné le peu qu'il devait avoir lu de moi, il me demanda avec sollicitude si je ne songeais pas au théâtre. Despaul coupa court à tous ces élans :

— Dis donc, avec ta permission, à demain les affaires. Aujourd'hui, il s'agit de me faire honneur. Passe dans cette chambre, et veuille te vêtir comme pour aller dîner en ville, moins l'habit noir, qui n'est toléré, là où nous allons, que lorsqu'on a vendu son paletot. Nous dinons ce soir chez Bretoux...

— Le sculpteur? demanda Fernandès assourdi.

— Non, l'autre... tu verras... répondit gravement Despaul.

On eût fait miroiter aux yeux du Toulousain toutes les ivresses du paradis de Mahomet, qu'il lui eût été impossible d'être plus ébloui qu'il le fut d'une si mirifique entrée dans Paris. Pour le premier soir, fraterniser avec un journaliste, dîner avec un sculpteur, c'était trop pour une seule tête, surtout une tête de ce calibre. D'ailleurs, Fernandès exhiba photographiquement les mêmes signes d'extase au nom de Bretoux qu'au mien. J'ignore s'il crut surprendre dans mon attitude quelque signe de jalousie, mais son regard conciliant et suppliant sembla me dire :

— Ne soyez pas jaloux... Vous êtes tous des dieux pour moi.

Puis nous nous mîmes en route pour nous rendre chez Bretoux, qui demeurait assez loin. Une voiture fut déclarée indispensable. Nous eûmes toutes les peines imaginables à empêcher le poète (qui, avec son honnêteté provinciale, entendait payer son écot, sous une forme quelconque, dans une maison où il allait être reçu pour la première fois) d'alléger ses quinze louis de l'achat d'une caisse de londres pour la société.

— Ah ça, fit Despaul se fâchant sérieusement, j'espère bien que tu ne vas pas me faire passer pour un montreur de bêtes. Tu es sous ma responsabilité.

lité; ne t'avise pas de me compromettre, et laisse-toi diriger. On ne manque de rien chez Bretoux, et les invités n'ont pas coutume d'y apporter leur plat. Si c'est à l'ensemble de ses convives (dont nous sommes) que tu entends faire une politesse, tu l'offenses, lui, et nous aussi... Sans compter que si tu débutes par de telles gracieusetés, demain il te faudra remplacer par une corde cette jolie cravate bleue, et je ne te dis pas ce que deviendra cette belle épingle d'or. Vois-tu d'ici le dénouement, continua Despaul s'adressant à moi, si ce jobard-là allait tomber aux mains de Robertin? Mais j'imposerais à Bretoux de le placer à table entre nous deux.

— Tu ne m'avais pas averti, répondis-je à Despaul de l'air le plus mécontent, qu'il fût question de dîner en compagnie de Robertin chez Bretoux?

— Tu aurais reculé pour si peu? Allons donc! D'ailleurs, je t'accorde que Robertin est un parfait misérable... mais il a le secret de circonvenir les gens, et surtout les sculpteurs, et surtout Bretoux, qui a la superstition de la presse et n'en connaît pas le vrai personnel.

— Je n'y conçois rien... Robertin n'a pas l'ombre de crédit.

— Tu ne saurais t'imaginer à quel point il réussit à s'en passer!

— N'importe! la pensée de cette rencontre m'est fort désagréable.

— Ce n'est pas ma faute, et pourtant j'éprouve comme le besoin de te donner satisfaction en te disant tout le mal que je pense de Robertin. Oui, c'est décidément un drôle; oui, il est impossible de cacher une plus hideuse dépravation de caractère et une plus répugnante hypocrisie sous le masque de la rondeur, et sous prétexte de poésie et d'art. Il en est encore, — et c'est là toute son originalité, — à l'écurante et raide théorie de l'artiste et du bourgeois. Un brave garçon qui paye ses bottes, son déjeuner, ses livres, sa place au spectacle... et le reste, est pour lui un astucieux, un épicier, un traître... en un mot, l'ennemi. Robertin se donne pour être de famille nobiliaire... Tu comprends que je n'ai pas été y voir. Il croit faire preuve de race en traitant grossièrement les garçons de café, les pauvres filles, bref, tous ceux et celles qui ont besoin de savoir avaler les couleuvres pour vivre. Il fait sonner bien haut qu'il a jeté son lest, c'est-à-dire mangé une belle fortune, dans la traversée artistique, et on ne l'a jamais vu payer même le cigare qu'il fume. D'autres ont la mélancolie, la détresse, les timides expédients du parasitisme... Il a en lui la pédanterie systématique. Il dit : « Regardez-moi, vous voyez un homme qui s'est ruiné... » Mais où? Mais quand? Il est de ceux qui se croient quittes envers la société avec une nuagerie quelconque, une élaboussure de plume sur n'importe quoi. Il est instinctivement immoral, et c'est encore de la bonté de reste, à lui, d'appuyer ses actes sur des théories; la nature a tout fait. Il a essayé d'écrire dans les petits journaux... Mais comme il a l'esprit péneux et prétentieux, c'est-à-dire la négation de l'esprit, on l'a congédié sans le remercier.

Il a encombré les bureaux de rédaction de vers incorrects et d'endormentales fantaisies; les garçons ont reçu l'ordre de ne plus le laisser entrer... A présent, il divague je ne sais où, dans des feuilles sans nom et sans lecteurs, sur de telles choses que la sculpture, dont il ignore le premier mot. Malheur au jeune débutant provincial sans flair et sans volonté qui lui tombe entre les mains. Robertin sera tout miel pour lui, jusqu'au jour de l'impression. Si le naïf jouvenceau a quelques succès, Robertin lui dira à la première rencontre : Fi, le petit intrigant! Il le dirait de même à un jeune avocat qui aurait triomphé au palais dans sa première cause. Pour te montrer comme il est bête, si tu ne le sais déjà, et comme il est pauvre de réparties, qu'il se dise quelque joli mot dans une conversation tenue devant lui, Robertin le fait publier quelque part le lendemain, sous son nom. Il sait trop que les gens qui se respectent et sont en fonds d'à-propos, n'iront pas sonner la cloche d'alarme de la propriété littéraire pour un mot. La chose m'est arrivée avec lui-même dernièrement. M^{me} B... venait de me conter une charmante anecdote inédite sur un illustre contemporain. J'eus la sottise de la redire à

mon tour, en indiquant à peu près la source, dans un endroit où se trouvait Robertin. Est-ce que, trois jours après, le drôle n'eut pas l'effronterie de la reproduire comme de son crû parmi un groupe d'auditeurs dont j'étais. Je fus même obligé d'intervenir :

— Halte-là! maître Robertin, ce n'est pas ainsi qu'on vous a conté l'affaire!

LOUIS DÉPRET.

(La suite au prochain numéro.)

LA MARSEILLAISE A COPENHAGUE

TIVOLI

Ces jours derniers, de terribles hurras réveillaient les échos du jardin de Tivoli, à Copenhague. Mon ami et confrère Rimestad annonçait à la foule la déclaration de guerre de la France à la Prusse. La musique a joué la *Marseillaise* que tous les Danois savent par cœur depuis 1792. Après le chant national français, la foule a entonné le *Vaillant soldat*.

Rimestad a fait des vœux pour le succès de nos armées, et il a terminé son discours par ce cri patriotique : « Vive le Slesvig ! »

Cette dépêche télégraphique a réveillé en moi de chers et déjà lointains souvenirs. Copenhague, Tivoli, Rimestad, le Slesvig, tous ces noms familiers chantent encore dans ma mémoire.

Et voilà que je retrouve dans mes papiers le portrait de Rimestad avec cette légende :

« Nous désirons un royaume qui contienne tout le peuple danois. Nous voulons un peuple libre, uni et lié avec nos frères de la Suède et de la Norvège. »

Et cette dédicace :

« Mon confrère Joliet, recevez le portrait d'un homme qui aime la liberté surtout, et, après sa patrie, la belle et grande France. »

« C. V. RIMESTAD. »

Grâce au dieu des batailles, le Danemark est à l'ordre du jour. Qu'il me soit donc permis de fouiller dans mes notes de voyage et de parler de Tivoli.

Le 15 août 1867, les députés et les journalistes français dînaient à l'ambassade de Copenhague, invités par M. Dotzic, ministre plénipotentiaire de France. A ce dîner assistaient M. Behc, qui arrivait de Stockholm, le ministre des affaires étrangères de Danemark, les attachés à la légation, et le groupe des députés et journalistes français.

Voici le menu :

- Potage à la Colbert.
- Petits pâtés à la française. — Croquettes aux crevettes.
- Madère. — Xérès.
- Turbot sauce hollandaise. — Pommes de terre.
- Chevreuil sauce madère. — Gelée de groseilles.
- Haut Sauterne.
- Dindonneaux aux truffes. — Côtelettes aux champignons.
- Château Rauzan.
- Turbans d'écrevisses. — Macaroni en timbales.
- Château Léoville.
- Coqs de bruyère rôtis. — Salade. — Petits pois à la française. — Gelées au marasquin et aux fruits. — Gâteaux à l'impératrice. — Glaces à l'ananas.
- Chimpage.
- Dessert.
- Lunel.

Le dîner fut assez court. Les deux toasts d'usage furent proposés :

L'ambassadeur français dit :

« Au nom de l'Empereur, je porte la santé du roi de Danemark. »

Le ministre danois répondit :

« Au nom du roi, je porte la santé de l'Empereur. »

Ce qui m'a frappé dans ce repas, ce sont les côtelettes.

Le manche était entouré de papillottes bleues, blanches et rouges. Ces côtelettes patriotiques m'ont réjoui l'âme.

Le dîner s'acheva dans l'obscurité. Le lustre ne fut pas allumé pour éviter la chaleur. Après le café, on se sépara, et Robert Watt, rédacteur en chef

du *Figaro danois*, nous accompagna à Tivoli, qui donnait une fête de nuit en l'honneur des hôtes français.

Le jardin de Tivoli est la *Foire aux plaisirs* de Copenhague. Il tient à la fois du bois de Boulogne, des Champs-Élysées et du Château-des-Fleurs.

Vers dix heures du soir, nous pénétrons à Tivoli, au milieu d'une foule extraordinaire. Le jardin, le parc, les massifs sont éclairés à giorno par des cordons de globes dépolis et des milliers de verres tricolores. A l'entrée, est un arc de triomphe illuminé aux trois couleurs, et portait au fronton des vers en l'honneur de la France.

Robert Watt me pilote au milieu des promeneurs, semblables à des ombres noires errant dans le poudroiement d'une atmosphère lumineuse. Robert Watt a le pied marin; il parle et écrit le français comme sa langue maternelle, et il connaît Tivoli comme son imprimerie.

Nous circulons à travers les salles de concert, les cafés chantant, les bazars, les montagnes russes, les restaurants, les divertissements. Nous causons un instant entre deux valse avec M. Lumbye, le Strauss de Copenhague, qui jette son archet dans les rangs des musiciens au milieu de la *Marseillaise*.

Nous traversons des bosquets, des massifs, des allées, des labyrinthes. On se croit égaré, on tombe dans un tourbillon de danseurs. Voici un pont jeté sur une rivière où glissent des barques pavées, aux lanternes vénitienes. Nous revenons sur nos pas, et nous passons devant des cabinets en plein air. On y boit et on y mange.

L'entrée de ce jardin féerique coûte la somme de six sous, monnaie de France, moyennant laquelle on a le droit de circulation libre et d'entrée partout.

Tivoli a ses zones comme le jardin des Tuileries et les boulevards. Chacun est libre et va où il lui plaît, depuis le roi de Danemark jusqu'aux ouvriers. On peut se promener, naviguer, danser, écouter le concert, entrer au théâtre ou au café chantant, descendre les montagnes russes. On peut aussi, comme un bon bourgeois, apporter une collation froide dans un panier, s'asseoir avec sa femme et ses enfants dans un cabinet de feuillage, et demander du thé.

Au jardin Tivoli tout se passe en famille, et sans danger la mère y conduira sa fille.

Malgré les zones, dont l'étiquette et la fantaisie forment les limites, on peut s'y promener avec une jeune fille sans craindre de blesser son œil et son oreille. C'est là un des traits de mœurs particuliers qui distinguent le peuple danois. Cent mille personnes circulent dans un jardin sans briser un arbuste, sans cueillir une fleur. Les boutiques des bijoutiers ne sont protégées la nuit que par leurs vitrines. Un mendiant, un vagabond et un voleur sont des curiosités. La police ne grève pas le budget. On la maintient comme une sinécure.

Tivoli n'est point bégueule. *Honni soit qui mal y pense*. On peut aborder sans danger les jolies grisettes et leur dire :

« Je suis étranger, vous êtes charmante. » Et c'est la vérité. On peut chanter à la ronde qu'elles ont la peau blanche comme la neige, et qu'elles sont blondes comme les blés. Elles ne se fâchent pas; cela gêne le sourire. On l'a dit : « Les brunes trompent, les blondes trahissent. » Et les rousses ne nous consolent pas.

Le feu d'artifice est tiré, soleils, fusées, pluie de feu, boîtes, étoiles, pétards et bombes. Deux coups de canon. Il est minuit. Une partie de notre troupe se trouve au rendez-vous sous l'horloge de Tivoli. Robert Watt et ses amis nous donnent à souper. Nous disparaissions sous une avenue plantée d'arbres. Nous entrons dans un cabaret qui se donne des airs de Moulin-Rouge, et il en a le droit, car ce ne sont pas les moulins qui manquent à Copenhague.

Enfin, nous avons soupé en joyeux compagnons. Nous avons parlé d'Hamlet, d'Horatio et des buveurs.

Voilà le Tivoli, où l'autre soir on chantait la *Marseillaise* aux cris de : « Vive la France! vive le Slesvig ! »

CHARLES JOLIET.

CORRESPONDANCES

Hagenaux.

Monsieur le directeur,
J'arrive de S hirienhoff; voici le croquis fait sur les lieux des



L'Impératrice et le prince impérial à Notre-Dame des Victoires.



METZ. — Voitures en réquisition. — Caserne du génie.



La Marseillaise à l'Opéra.



METZ. — Visite du Prince Impérial aux camps. — (D'après le croquis de M. Moullin.)

événements, ainsi que la narration exacte, que je tiens de l'aubergiste lui-même, M. Schinder, qui a bien voulu se mettre à mon entière disposition.

Les Bavaois sont arrivés ici une quinzaine, commandés par un capitaine, il s'agissait d'un coup de main, c'est-à-dire, d'enlever les rails du chemin de fer, entre Hagenau et Wissembourg.

C'étaient des volontaires pris parmi les dragons bavaois, et commandés par un capitaine anglais. Ils ont fait halte à cette auberge et se sont fait servir à manger. Pendant ce temps, un garçon d'écurie allait



Prisonniers prussiens reconduits à la frontière. — (Croquis de M. Paul de Katow.)

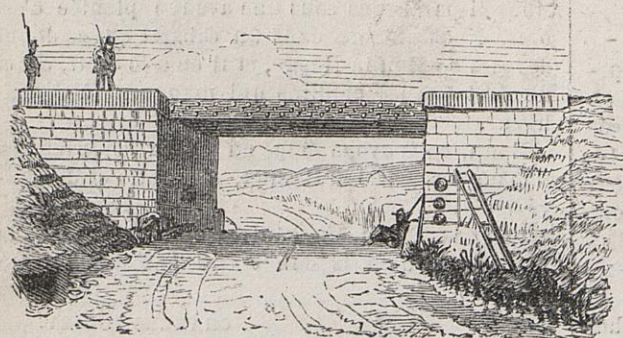
prévenir les troupes qui se trouvaient à Hagenau. Un peloton du 12^e chasseurs est arrivé. Les Bavaois ont eu 4 tués, 3 blessés et le reste fait prisonnier, sauf le capitaine qui est parvenu à s'échapper; quant à nous, le maréchal-des-logis a été tué.

Recevez, etc.

MIRLAND.

Forbach.

Monsieur le directeur, Toujours même difficultés de dessiner. Nous sommes aux avant-postes ou plutôt en première ligne; bientôt j'espère vous envoyer des croquis de batailles.

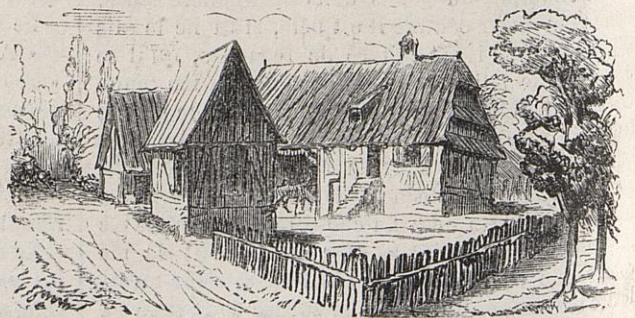


Pont de Blandain, détruit et rétabli par les Belges (croquis Beaudoux).

Le dessin que je vous envoie aujourd'hui a été vite fait derrière une vitre de café.

On avait arrêté ces jours-ci une trentaine de rôdeurs prussiens qui avaient été enfermés dans l'ancienne église de Forbach.

Ils ont été extraits de la prison et conduits à l'état-major de la... division, qui est établi à l'hôtel du Chariot-d'Or, dont



NIEDERBROON. — La ferme de Schirlenhot.

LE MOIS COMIQUE, PAR CHAM



— Ah! nous allons rire! Tu voulais profiter de mon sommeil pour me mettre des queues en papier?



— Vous vous trompez!
C'est à la frontière maintenant qu'il faut courir!



LA FEMME MÉDECIN.

Nouvelle manière de donner le bras aux dames.



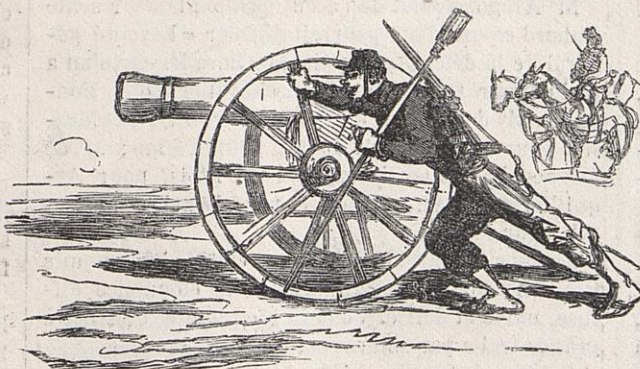
— J'ai idée que votre M. Bismark va vous faire faire une vilaine connaissance!



M. Courbet acceptant la croix de la Légion d'honneur, à la condition qu'elle portera désormais son effigie.



Saint-Gothard espérant qu'on va le laisser tranquille, son perceur ayant autre chose à faire pour le moment.



— A moi la pose



LE SOLDAT DE LA LANDWEHR.

A bu bien de la bière pour venir ensuite lutter d'agilité avec les zouaves et les turcos!



DÉPART POUR LA CAMPAGNE. — Un train qui ne sera pas de plaisir pour MM. Prussiens.

l'enseigne est sur le croquis. En sortant de l'église, on leur avait bandé les yeux. Ils ont été ensuite conduits par une escorte de troupes de ligne et deux gendarmes à la grand'garde, près de Sierck, où on les a mis en liberté, en les menaçant d'un châtement exemplaire s'ils revenaient en France.

Ils se tenaient les uns aux autres par le pan de l'habit ou de la blouse, et le premier en tête tenait le pan de la capote d'un caporal.

Agrérez, etc.

PAUL DE KATOW.

Ixelles.

Monsieur le directeur,

Je reviens du pont de Blandain, dont j'ai pris un croquis que je vous envoie dans toute sa simplicité. Vous vous souvenez qu'il y a quelques jours, l'officier chargé de la garde de ce pont l'avait, par erreur, fait couper. Trois heures après, le tablier métallique était replacé et la communication rétablie.

Ce pont n'a pas grande importance, néanmoins sa rupture empêcherait, pendant un certain temps, le passage des trains. Les culées sont minées et renferment 600 kilogrammes de poudre. Des rouleaux de mèches électriques sont appendus aux pieds-droits. — Deux hommes et un caporal y sont de poste. — Le pont de Froyennes, à 1 kilomètre plus loin, est dans le même état.

Une chose qui m'a surtout frappé, c'est l'extrême quiétude des habitants de la frontière. Ils parlent de la guerre comme d'une chose qui ne peut pas les atteindre. On récolte, on laboure en chantant; on ne craint que les vents de l'est qui pourraient amener la peste.

Agrérez, etc.

LÉON BEAUDOUX.

Monsieur le directeur,

Je vous envoie ci-joint un dessin de notre consulat de Tien-Tsin, lieu de la catastrophe dont nos nationaux ont été victimes. 14 personnes, dont M. Fontanié, consul de France, M. Thomassin, chancelier et sa femme, 8 sœurs de charité, etc., ont été massacrées par la populace de Tien-Tsin.

L'établissement, situé sur les bords du Peï-Hô, au centre de la ville, dans un ancien *yamoun* (résidence de mandarin), est bordé, sur la rivière, par une jolie terrasse reliant une série d'élégants pavillons. Le quartier occupé par les commerçants étrangers se trouve plus loin, dans les faubourgs, en amont de la ville. L'isolement de notre consulat, au milieu des quartiers populeux de la ville indigène, explique peut-être ce fait étrange que nos nationaux, presque seuls, ont été frappés.

Le regrettable M. Fontanié, notre consul, était en Chine depuis de longues années. Je l'ai connu, en 1864, à la légation de Pékin. C'était un véritable érudit. Il avait amassé, dans ses loisirs, une curieuse collection d'antiquités et de vieilles monnaies chinoises.

Tien-Tsin se trouve située sur le Peï-Hô, que les avisos et les canonnières peuvent remonter jusqu'à 5 ou 6 milles au delà de la ville. Elle est, pendant la belle saison, le centre d'un commerce assez actif, que desservent d'innombrables jonques et deux à trois lignes de vapeurs la reliant à Shang-Haï. Pendant trois mois d'hiver, le fleuve se glace et la navigation est suspendue: Tien-Tsin et Pékin ne communiquent plus alors avec le monde civilisé que par les courriers de terre.

Veuillez agréer, monsieur le directeur, l'expression de mes sentiments distingués.

A. ROUSSIN.

COURRIER DU PALAIS

Blois, 2 août 1870.

Nous en sommes aujourd'hui à la quatorzième audience, et l'on va entendre la sixième plaidoirie; il y en aura quarante-sept, puis les répliques de M. le procureur général et de M. l'avocat général, puis, naturellement, les répliques des dé-

fenseurs... Comptons soixante discours, à une heure chacun, en voilà pour dix audiences; une audience pour le résumé de M. le président, une audience pour la délibération du jury et le prononcé de l'arrêt: total, douze audiences!

Ah! qu'il est sage celui qui ferme les yeux sur l'avenir, qui ne fait pas de prévisions, et qui prend le temps comme il vient et les audiences comme elles viennent, sans se livrer aux calculs fâcheux que je viens de risquer.

Nous voilà donc encore à Blois pour toute la première quinzaine d'août. Il est bien entendu que ni à Paris ni ailleurs on ne lit nos comptes rendus, et que nous continuons notre travail de secrétaires au milieu d'un majestueux oubli. Mais, patience! nous aurons notre tour; la guerre ne peut pas toujours durer, Dieu merci! et alors on reviendra feuilleter les journaux pour savoir ce qui s'est passé à la haute cour de justice de Blois.

L'audition des témoins n'a rien de bien émouvant; les commissaires de police, les officiers de paix, les inspecteurs de police, les simples agents sont venus reproduire les déclarations dont se compose la volumineuse procédure aujourd'hui bien connue; les accusés ont répondu par des dénégations; des contestations se sont élevées, et toujours Verdier et Guérin, — Guérin surtout, — se lèvent et précisent les faits qu'ils ont révélés. Guérin est un homme à figure large, à épaules carrées; il a les cheveux roux et rares, le teint blafard, l'œil gris et couvert. C'est évidemment un homme robuste et audacieux. Pendant les premières audiences, il supportait avec calme cette épouvantable accusation d'avoir joué le rôle d'agent provocateur dans cette affaire; il souriait, et parfois son sourire prenait une teinte d'ironie; il semblait braver le reproche plutôt que le repousser. Mais à la longue, il s'est fatigué de cette accusation si souvent reproduite, et qui, peu à peu, pénètre dans les esprits; il a senti vaguement que quelque chose de grave et de lourd pesait sur sa tête, et il s'est mis à se défendre; il a répondu, il a répliqué, il a voulu préciser, il a fait des phrases, il a hésité... il s'est irrité; dans les dernières audiences, il ne souriait plus, il s'emportait contre ceux qui lui répètent à chaque instant ces terribles mots: «agent provocateur,» et beaucoup aussi contre lui-même, il sentait que sa parole était embarrassée, hésitante, enfin qu'il perdait pied.

M. l'avocat général Dupré-Lasalle a prononcé le réquisitoire, qui a occupé près de deux audiences. M. le procureur général Grandperret s'est, dit-on, ménagé les répliques; M. l'avocat général Bergognié, et M. l'avocat général Lepelletier l'assisteront.

M^e Arago, avocat de l'accusé Dupont, a présenté d'abord ce que l'on pourrait appeler «l'exposé général de la défense;» puis M^e Bonnier-Ortolan a plaidé pour Godinot; M^e Lechevalier pour Fontaine; M^e de la Houtère pour Bourquin; M^e Massini pour Sappia; M^e Laurier pour Pétau; M^e de Loynes, bâtonnier du barreau de Blois, pour Arquillière; M^e André Roussel pour Benel; et M^e Leven pour Joly.

Je vous ai parlé de Sappia, cette physionomie italienne, pleine d'originalité, cette éloquence diffuse, naïve et déliée. Voici sa biographie, dessinée à grands traits par son avocat:

Le père de Sappia a défendu l'Italie contre l'Autriche. En 1840, Sappia avait huit ans; on était à la veille d'un grand mouvement de régénération. Les aspirations étaient dans les idées, et non dans les bras; et si les Piémontais ont levé le bras, c'était contre l'étranger, pour faire l'unité italienne.

En 1848, il avait quinze ans; il a pris un fusil, et, quittant sa famille, il a rejoint un bataillon de volontaires qui allait délivrer la Lombardie et la Vénétie, pour délivrer ses frères des tortures de la prison dont a parlé Silvio Pellico.

Arrive la défaite de Novare, Sappia rentre dans son pays. En 1850, on lui écrit de venir à Naples; il s'embarque, et il arrive dans le port de Naples. Il a dix-sept ans, et cependant un roi le fait arrêter sur le bateau même; on lui permet cependant d'entrer dans Naples; mais c'était un piège, et les sbires de Ferdinand le jettent en prison, et à chaque instant il s'attendait à être jeté dans les oubliettes.

S'il a été épargné, ce n'est pas à son innocence

qu'il le doit, mais à l'intervention d'un membre du parlement piémontais. Jamais il n'a été condamné, il a été séquestré par un homme dont un lord anglais a dit: «C'est la négation de Dieu même.»

En 1854, il est rendu à la liberté; il arrive à Nice; il voit l'unité se faire, il entre dans un des régiments de grenadiers du roi de Sardaigne, et il gagne les épaulettes d'officier.

En 1859, il prit part à la délivrance de la Lombardie et de Venise. Il versa son sang à Solferino, à côté de la vaillante armée française dont il a partagé les périls et la gloire.

Le lendemain, il devenait le chantre de la victoire. C'est lui qui a célébré la valeur et la gloire des deux armées amies. Ses paroles étaient sur toutes les lèvres.

Après la paix de Villafranca, Sappia est nommé professeur à Palerme. En 1864, il vient à Turin; c'est alors que se conclut la convention qui devait éloigner longtemps Rome des vœux italiens.

En 1867, l'Exposition universelle l'attire à Paris avec sa femme et deux enfants. A Paris, de 1867 à 1869, il s'est occupé d'arts et de belles-lettres. Il écrit un livre sur les conspirations mazziniennes et sur l'unité italienne.

Voilà, je crois, qui complète le portrait.

Tout le monde, du reste, en a pris son parti; il y aura de vingt à vingt-cinq audiences. Les avocats vont et viennent de Paris à Blois, comme si la Haute Cour siégeait à Montmartre, qu'il n'y eût que l'omnibus à prendre, ou même que l'on pût venir à pied. M^e Arago est parti le troisième jour, M^e Lachaud en est à son second voyage; il est arrivé ce matin pour partir ce soir et revenir dans huit jours; M^e Demange est allé passer quatre jours aux *Eaux-Bonnes*, M^e Floquet est allé à Paris et il est revenu ce soir, et ainsi des autres.

Avant-hier, dimanche, il n'y a pas eu d'audience, et, par une chaleur de 39 degrés à l'ombre, les journalistes et les hauts jurés se rencontraient sur les terrasses du château de Chambord. Pour que l'on fût un peu musulman, et qu'à défaut d'eau, on se résignât à faire ses ablutions avec du sable, on se baignerait bien dans la Loire! Mais, à cet égard, nous ne sommes pas du tout musulmans, et nous regrettons la Seine, dans laquelle on peut encore se tremper les mains.

Avec toutes ces conditions mauvaises, pauvres reporters que nous sommes, il y a ceci qui nous poursuit et nous décourage encore plus que la chaleur et la nostalgie, c'est cette phrase que chacun nous lance au visage: «Ah! çà, est-ce que vous vous figurez qu'on lit vos comptes rendus?»

J'apprends ce matin seulement pourquoi M^e Lachaud est allé à Paris. — Il y avait, devant la cour d'assises, un marchand de vin nommé Gossart, accusé d'assassinat sur la personne d'un sergent de ville, nommé Rance, et de tentative d'assassinat sur sa propre femme.

Hélas! l'histoire est vieille comme le monde: un mari qui a des soupçons; il prétexte un voyage indispensable; il revient sans rien dire; il se cache; s'embusque, acquiert la preuve de la trahison, et il fait feu!

Gossart, lui, avait simulé un voyage... en omnibus; mais il était rentré par une porte d'arrière-boutique, et il avait chargé son fusil à deux coups. Il a tué l'amant et il a blessé sa femme.

Le jury a rendu un verdict de non-culpabilité; Gossart a été acquitté.

Mais je ne sais pas raconter ce que je n'ai pas vu; je me tais donc pour aujourd'hui.

PETIT-JEAN.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉÂTRE DE L'OPÉRA-COMIQUE: *Le Kobold*, opéra en un acte, de MM. Nuitter et Gallet, musique de M. Guiraud (26 juillet). *La Marseillaise* et *le Rhin* mand.

C'est par le plus imprévu des hasards que, au moment de la guerre, l'Opéra-Comique répétait une pièce qui s'appelait *le Kobold*.

Le Kobold!... ces syllabes sauvages ont quel-

peine à pénétrer dans des oreilles gauloises; il faut, pour ainsi dire, les y pousser doucement, de peur d'érafler la peau. On a beau prétendre que le mot est usité des deux côtés du Rhin, et que nos braves compatriotes les Alsaciens l'emploient couramment, je lui trouve, malgré tout, je ne sais quelle sonorité brutale qui sent son badois à une portée de mitrailleuse.

Après tout, le malheur ne serait pas grand, si la pièce et la partition rachetaient à coups de génie le désavantage d'un titre si cacophonique. Mais je ne vois guère, pour sauver le nouvel opéra comique, que M^{lle} Trévisan, qui y remplit à satisfaction un rôle mimé et dansé. Le livret est anodin, la musique sans invention, les chanteurs ne montrent qu'un talent honnêtement bourgeois; mais M^{lle} Trévisan est là qui se trémousse si fort que, tandis qu'on la regarde, on ne fait point attention à ce qui se débite autour d'elle. — Avez-vous remarqué qu'un public qui lorgne est un public qui écoute mal?

Il ne faut rien exagérer pourtant, et surtout il importe de ne pas faire de M^{lle} Trévisan une « étoile, » quand elle n'aurait à l'Opéra que le rang de « premier sujet. » Entre une étoile et un premier sujet, il y a la distance d'un colonel à un sous-lieutenant.

Mais voici ce qui arrive : M^{lle} Trévisan est, de toutes les danseuses exhibées depuis longtemps à l'Opéra-Comique, la première qui ait eu un talent fait. Les autres ne sont, en comparaison d'elle, que des élèves à leur troisième leçon. Aussi elle est là bien à son aise, et sûre d'elle-même. Elle triomphe dans le pays des danseuses comme un borgne aux pays des aveugles.

Il faut savoir aussi que M. du Locle, associé de M. de Leuven dans la direction de l'Opéra-Comique, sort des coulisses de l'Opéra, où la danse est particulièrement en honneur. M. du Locle pourrait bien avoir apporté avec lui l'heureuse résolution d'organiser un corps de ballet à l'Opéra-Comique. Et c'est, de fait, une inexplicable routine que celle qui, jusqu'à ce jour, n'a pas permis à la danse de prospérer sur les planches d'un théâtre voué à la gaieté française.

Mais j'oublie mon métier qui est de dire ce que c'est qu'un Kobold.

Un Kobold est tout simplement un lutin d'une espèce allemande assez malfaisante. Celui de l'Opéra-Comique se trouve en villégiature aux environs de S rasbourg, où son plaisir est de faire danser le garde chasse Frédéric, lui jouant mille mauvais tours, brisant sa vaisselle, bousculant ses meubles, et cela le jour même de son mariage. La fiancée de Frédéric s'émeut de tout ce train, et, comme vous le pensez, ne se soucie guère d'entrer en ménage dans une maison hantée par un diable aussi maussade. Mais patience ! un bon baiser peut tout arranger; comment le refuser ? (tiens, ça rime !) La fiancée tend la joue au fiancé, et le Kobold exorcisé s'enfuit par la cheminée.

Il y a dans la pièce un vieux beau-père entêté, qui dit à tout propos : « Je suis une barre de fer ! » Et on lui répond : « Oui, mais avec une paille ! » C'est le mot final. — Je crois devoir prévenir les auteurs que ce trait a déjà servi. Si j'ai bonne mémoire, il terminait une comédie de Jules de Prémarmay, intitulée *les Droits de l'homme*, et qui s'est jouée vers 1849.

La partition du *Kobold* est de M. Guiraud, lequel présente cette particularité unique qu'il est prix de Rome, fils de prix de Rome (son père a été couronné en 1827). — L'auteur du *Kobold* n'est pas en progrès, il m'est douloureux de le constater. Je donnerais son second opéra tout entier pour la moindre ariette de *Sylvie*, qui fut son œuvre de début.

Sans vouloir me perdre dans les longues phrases, j'imagine que M. Guiraud était encore imprégné du soleil inspirateur de l'Italie lorsqu'il composa *Sylvie*. Depuis, il a respiré je ne sais quel miasme parisien qui a gâté tout le bon effet de son séjour à Rome. On envoie les jeunes musiciens à Rome comme les malades aux eaux pour suivre un traitement. Quelques-uns en reviennent bien portants; mais gare les imprudences au retour !

M. Guiraud est imprudent, en ce qu'il emboîte manifestement le pas aux faiseurs de musique an-

timéologique qui nous asphyxient depuis dix ans de leurs élucubrations nuageuses. Ce n'est pas qu'il manque de savoir, mais il s'en fie trop à son habileté de plume, et ne s'attache pas à créer des motifs neufs et saisissants. Ses airs de danse même sont en général froids et guindés. Cependant, je ne dissimulerai point que le public a redemandé à M^{lle} Heilbron des couplets alsaciens qu'elle a chantés de son mieux, c'est-à-dire assez gentiment.

Le spectacle avait commencé par *la Fille du Régiment*, l'opéra le plus chauvin du répertoire; il s'est terminé par un à-propos patriotique composé du *Rhin allemand*, de M. Félicien David, chanté par Achard, habillé en chasseur à pied, et de *la Marseillaise*, débitée par M^{me} Galli-Marié... Mais en donnant plus de détails sur l'exécution de ces chants de circonstance, nous ne voulons pas aller à l'encontre de louables intentions, couronnées, d'ailleurs, par des bravos sans fin.

ALBERT DE LASALLE.

CARTE DU THÉÂTRE DE LA GUERRE

Afin qu'on puisse suivre efficacement les opérations de la guerre, nous avons eu l'idée de publier, à un prix extraordinaire de bon marché, une carte du théâtre de la guerre, dressée par MM. Avril frères, avec le concours de géographes et stratéges éminents.

Malgré la modicité de son prix, ce sera la carte la plus complète et la plus claire.

Elle contient : L'EST DE LA FRANCE, — LA PRUSSE, les duchés de SLESWIG-HOLSTEIN, — LA BELGIQUE, — les duchés de BADE et de LUXEMBOURG, — L'AUTRICHE, LA SUISSE, LE NORD DE L'ITALIE ET LA MER BALTIQUE.

Cette carte, haute de 1 mètre sur 48 centimètres de largeur, est mise en vente au bureau du *Monde illustré* :

Au prix de 50 CENTIMES.

Envoi franco contre cette somme de 50 centimes, en timbres-poste, adressée à M. Bourdilliat, administrateur.

SOUSCRIPTION

EN FAVEUR DE NOS ARMÉES

Le *Moniteur universel*, qui s'est inscrit lui-même pour 40,000 francs, a ouvert dans ses bureaux une souscription qui reçoit chaque jour de nombreux adhérents. Ceux de nos lecteurs qui ne peuvent montrer leur patriotisme que par leur désintéressement et qui voudraient concourir à cette œuvre humanitaire, sont priés d'adresser leur offrande à M. le directeur du *Moniteur*, 13, quai Voltaire, Paris.

ELECTIONS MUNICIPALES DE 1870.

CODE MUNICIPAL — Droits et devoirs des conseils municipaux, des maires et des administrés, par M. JULES LE BERQUIER, avocat à la cour impériale de Paris.

De la théorie la plus élevée sur l'origine et le droit des communes, développée dans une brillante introduction, M. Jules Le Berquier est descendu à la pratique usuelle, et il montre à quelles conditions on est un bon maire, un bon conseiller municipal, un bon citoyen. Cet ouvrage, qui porte le modeste titre de *Code municipal*, fera sensation, car il émane d'une plume habile et connue. Il arrive aussi à son heure, car les élections municipales vont commencer dans toutes les communes en France, et c'est bien à ce moment qu'il importe à chacun d'être à même d'exercer son droit avec une clairvoyante indépendance.

Cet ouvrage est édité par la librairie E. Lachaud, 4, place du Théâtre Français. — Un vol. in-18. Prix : 3 fr. 50.

UN LIVRE INDISPENSABLE. — 50 centimes. *Petits éléments des Coles français*, par demandes et réponses par J. PICOT, Docteur en droit, Avocat.

Envoyer le prix en timbres-poste, à l'administrateur de la *Presse illustrée*, M. BOURDILLIAT. — 60 centimes pour recevoir franco dans toute la France et l'Algérie.

CHRONIQUE ÉLÉGANTE

Le vaste magasin de nouveautés la Ville de Saint-Denis ne cesse de s'agrandir; il vient de s'annexer une nouvelle province, nous voulons dire un grand comptoir de literie et ameublement. La Ville de Saint-Denis possède d'immenses ateliers pour la confection de tous ces articles.

On fait à son comptoir de modes une visite à la fois avantageuse et agréable. Ses chapeaux de ville et de campagne sont d'une exquise coquetterie.

Sa galerie des soieries pourrait s'appeler le paradis de la mode. On y trouve de la coquetterie entièrement inédite. En tous temps on y remarque le taffetas noir Rose-Marguerite et le Montjoye-Saint-Denis, souples, brillants, moelleux et vraiment inusables. Ces taffetas, propriété exclusive de la Ville de Saint-Denis, suffiraient seuls à maintenir sa vogue. Nous y voyons aussi une toile de soie écru havanaise à 3 fr. 90 c., aux teintes riches. Ces poults de soie unis, aux nuances nouvelles, à 4 fr. 90 c., doivent composer de fort jolis costumes. Bien coquet, ce taffetas rayé pour jeunes filles. On ne saurait rêver rien de plus frais que ce fond bleu rayé blanc.

C'est bien dans les salons de confection de la Ville de Saint-Denis qu'on voit le goût parisien dans toute sa pureté. La coupe de ces costumes vous séduit par sa coquette originalité. Ces toilettes d'été sont légères comme les pétales des fleurs, et leurs nuances sont bien en harmonie avec le soleil d'août. Et ces costumes d'enfants, sont-ils mignons ! Des merveilles de coquetterie en miniature.

Le magasin la Ville de Saint-Denis est un envahisseur bienfaisant dont les conquêtes pacifiques ne font que profiter à sa nombreuse clientèle.

Les têtes couronnées ne sont pas exemptes de cheveux blancs, ce qui prouve une fois de plus le néant des grandeurs. On peut également appliquer à la calvitie les vers de Malherbe sur la mort :

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois,
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas les rois !

C'est ainsi que nous voyons les souverains étrangers employer le Réparateur, merveilleuse composition à base de quinquina, qui rend aux cheveux blancs leur couleur primitive.

Le Réparateur a supprimé le nitrate d'argent, ce terrible désorganisateur; aussi est-il hautement approuvé par la généralité des médecins. Son inventeur, M. Cruq, n'est pas le premier venu; ses travaux remarquables en chimie lui ont valu une médaille d'or et trois médailles d'argent. Le Réparateur de Cruq a presque supprimé la vieillesse (rue de Trévise).

La Corbeille fleurie de MM. Pinaud et Meyer est comme le reposoir de la coquetterie. On y vient non seulement pour aspirer les plus délicieux parfums, mais aussi pour refaire son visage et renouveler sa beauté.

Pas de ride qui puisse résister à leur Pâte callidermique; cette précieuse composition polit, satine l'épiderme et lui rend son duvet soyeux; la Poudre de fraises de ces habiles parfumeurs inocule au visage une exquise fraîcheur. Leur Aspasine Mignot vous donne l'éclat de la jeunesse; elle s'identifie tellement à l'épiderme, que même au grand jour, on n'en peut distinguer la présence. Rien de tel, pour produire le rajeunissement, que leur Rouge végétal et leur Blanc de beauté aux fleurs de lis.

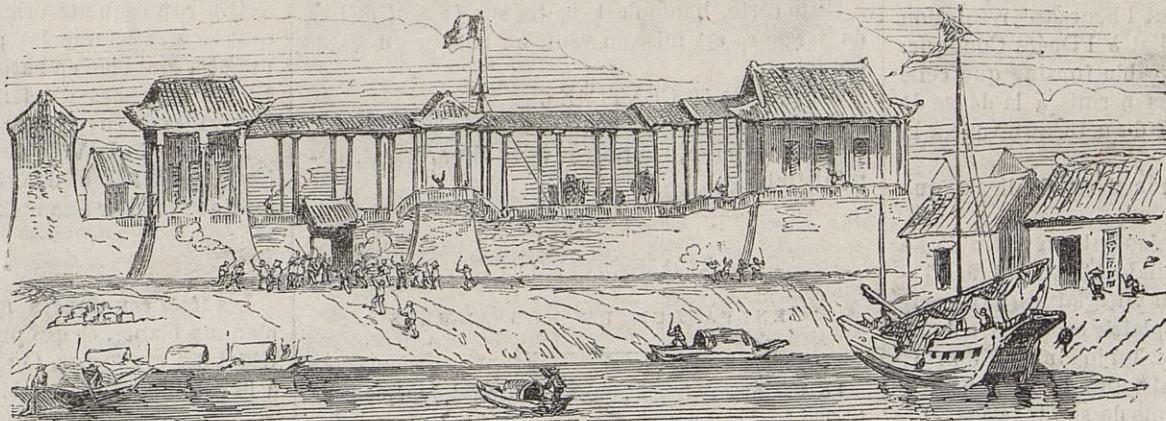


La garde mobile de l'Est à son entrée dans Metz. — (Dessin de Crafty)

Toute élégante a sur sa table de toilette les exquises senteurs de la Corbeille fleurie (boulevard des Italiens), et doit être initiée aux secrets de sa cosmétique raffinée.

**

Faut-il, si l'air des montagnes ou le hâle de la mer a bruni votre teint, passer de longues heures à vous maquiller? F! donc! personne ne s'y



Le consulat de France à Tien-Tsin. — Croquis de M. Roussin. — (Voir Correspondance)

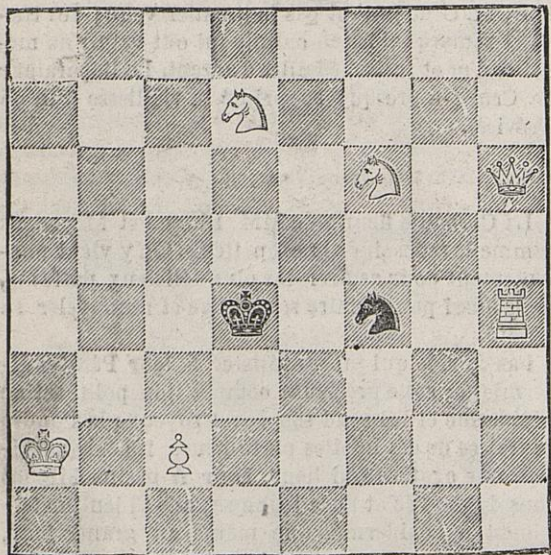
tromperait. Plongez simplement la houpe de cygne dans une boîte de Veloutine Fay, et tamponnez-en légèrement votre épiderme. Chaque grain, en s'y incarnant, pour ainsi dire, y sèmera une étincelle de fraîcheur et de jeunesse. La Veloutine opère instantanément les plus aimables métamorphoses (rue de la Paix).

C^{ste} A. DE BORETTY.

ÉCHECS

PROBLÈME N° 343

COMPOSÉ PAR M. CONRAD BAYER



Les blancs font mat en trois coups.

Solution du problème n° 341.

- 1. F 4 CR
- 2. C 2 FR
- 3. C, échec et mat.

A)

- 2. R 1 T
- 3. F ou C, mat.

Solutions justes : MM. E. Dorny, à Ville-d'Avray; Stiennon de Meurs, à Liège; A. Lenfraud, à Lyon; L. de Croze, à Marseille; D. Portaut, à Bordeaux; Polydor, à Lyon; G. Saturnin, à Saint-Germain-Lembron; Henry Frau, tm. Frau, à Lyon; G. Papadopoulo.

Plusieurs correspondants nous adressent une solution soi-disant en deux coups, commençant par F 4 D. Ils ne voient donc pas que la tour noire donne aussitôt deux échecs successifs, et que, par conséquent, le mat n'a lieu qu'au quatrième coup.

Une autre solution, commençant par T 5 D, échec, est détruite par la réponse R 2 F, suivie, après l'échec du cavalier, de R 1 C.

Solution du problème n° 341 bis.

Dans la position des blancs, se trouve un F tout seul entre deux vigiles, qui s'est glissé là en intrus et doit être supprimé.

- 1. D 4 FR
- 2. D, T, C ou P, suivant le coup joué par les noirs, échec et mat.

Solutions justes : MM. E. et H. Frau, à Lyon; L. de Croze; Stiennon de Meurs; G. Saturnin, à Saint-Germain-Lembron; C. Fretté, à Guitres.

- 1. P 4 CR (A)
- 2. ad libitum

- 1. T 7 T, échec
- 2. ad libitum

P. JOURNOUD.

LE RÉPARATEUR A BASE DE QUINQUINA rend progressivement aux cheveux et à la barbe leur couleur primitive. Envoi franco de la BROCHURE, 11, rue de Trévise, Paris.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS
C'est degré par degré qu'on monte à l'escalier.

PARIS. — IMPRIMERIE JANNIN, 13, QUAI VOLTAIRE.